

GRAND ANGLE

Refléter le monde, construire du commun

Des clés pour penser le monde



Denis Bruckmann
Directeur général de la
Bibliothèque nationale
de France

En ce début 2021, la BnF vous souhaite une année joyeuse, riche de découvertes comme de rencontres humaines et culturelles.

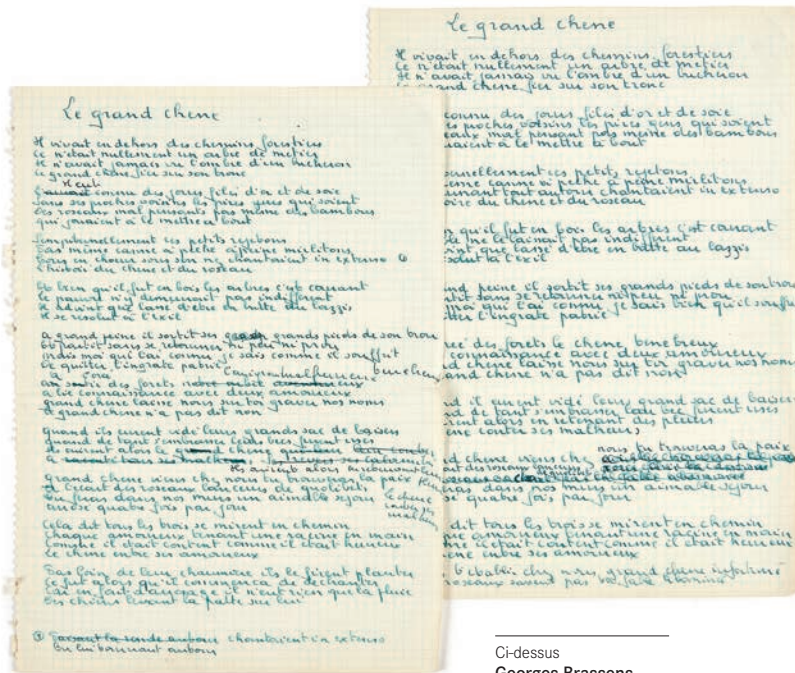
L'année que nous venons de traverser a été difficile pour tous, éprouvante pour beaucoup et complexe pour l'ensemble des institutions culturelles. Dans cette situation, la bibliothèque s'est efforcée d'être à vos côtés et de faire en sorte que chacun puisse continuer à bénéficier de ses services, notamment

via ses ressources et sa programmation numériques.

Au moment où j'écris ces lignes, seule la bibliothèque de recherche est accessible au public – nos salles d'expositions, ainsi que celles de la bibliothèque tous publics sont encore fermées. Au moment où vous les lirez, nous espérons de tout cœur que les portes de la BnF seront ouvertes et que vous pourrez découvrir l'exposition consacrée au surréalisme, puis celles qui célébreront ensuite Pierre Boulez, Camille Saint-Saëns et Amos Gitai.

En cette période mouvementée qui bouscule nos façons de vivre et nos représentations, la Bibliothèque tient à proposer une programmation de conférences et de rencontres ancrée dans les débats qui traversent la société. De nouveaux cycles, tels « Débats au cœur de la science », « La philosophie du quotidien » ou « Autrices oubliées de l'histoire littéraire » sont ainsi présentés dans ce numéro de *Chroniques*. Lieu d'accueil de « tous les savoirs », la BnF continue à vous accompagner en proposant, à travers cette programmation ainsi qu'à travers tous les services qu'elle met à disposition sur place et en ligne, des clés pour penser le monde. ©

4	Grand angle Refléter le monde, construire du commun
10	Expositions Amos Gitai / Yitzhak Rabin
14	Dans les archives de Pierre Boulez
16	L'invention du surréalisme
18	Saint-Saëns
19	Hors les murs Girault de Prangey Noir & Blanc
20	Manifestations Autrices oubliées de l'histoire littéraire
21	Le théâtre, une invention de l'Europe
22	Débats au cœur de la science
23	Philosophie du quotidien
24	Nouvelles écritures
25	La presse alternative La France et l'Italie au XVIII ^e siècle
26	Collections L'atelier Robert Rive
28	Gerald et Paule Belkin, Julien Fichter
30	Charles Gounod
31	Caravelli
32	Vie de la BnF Une journée sur le chantier Richelieu
34	Numérisation 3D d'objets précieux
36	Prix photographiques 2020
38	Plantu dans Gallica
40	Un conservateur, un document : les <i>bat books</i>
42	Échos de recherches L'accueil de jeunes chercheurs
46	Jean Giono Napoléon et l'éducation
47	Éditions <i>Ruines</i> de Koudelka Prix du livre d'art 2020



Ci-dessus
Georges Brassens,
manuscrit autographe
pour la chanson
Le Grand Chêne
BnF, Musique

Dans l'atelier de Brassens

Deux manuscrits de Georges Brassens entrent dans les collections de la BnF, offrant au public la possibilité d'étudier et de mieux comprendre l'univers créatif de l'auteur-compositeur.

La BnF a fait récemment l'acquisition de deux beaux ensembles de manuscrits de Georges Brassens, affermissant ainsi son intérêt pour le patrimoine de la chanson française. Après l'entrée dans les collections nationales du carnet de Jacques Brel, contenant notamment des esquisses pour *Amsterdam*, et de manuscrits de chansons de Boris Vian et de Léo Ferré, les chercheurs ont désormais la possibilité d'étudier la genèse du *Grand Chêne* ou du *Blason*.

Ces deux ensembles de manuscrits, qui comportent en tout plus de 80 pages, sont une véritable fenêtre ouverte sur l'atelier du poète. Élaboration de longues listes de fleurs ou d'oiseaux, ratures, repentirs, insertions : autant de clés que nous livre le chansonnier et qui laissent entrevoir le formidable travail qu'il accomplissait pour chacune de ses compositions.

Un regard sur l'édition française

Tous les ans, la BnF propose une synthèse et des statistiques sur la production éditoriale nationale de l'année précédente, grâce aux données fournies par l'activité du dépôt légal. L'édition 2019 de l'*Observatoire du dépôt légal*, disponible en ligne sur le nouveau site de la Bibliographie nationale française, offre un panorama de l'édition française dans toute sa diversité, depuis les majors de l'industrie culturelle jusqu'aux pouvoirs publics, en passant par les entreprises, les associations ou encore l'autoédition.

À l'occasion de l'année de la bande dessinée, un focus thématique est consacré au 9^e art et donne à voir la vitalité du secteur.

bibliographienationale.bnf.fr



Noir & Blanc dans le métro

L'exposition *Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie* présentée au Grand Palais s'affiche dans le métro parisien jusqu'en février 2021. 38 photographies inédites issues de la collection de la Bibliothèque nationale de France habillent 13 gares et stations du réseau RATP. La sélection de photographies

de Willy Ronis, Jane Evelyn Atwood, Flor Garduño ou encore Henri Cartier-Bresson fait la part belle à l'humain, telle une galerie de personnages, de regards et de silhouettes.

Refléter le monde, construire du commun

France Culture, radio de « l'esprit d'ouverture » et la BnF, bibliothèque de « tous les savoirs » accueillent au quotidien les expressions du passé et du présent dans tous les domaines de la culture.

Elles rendent compte des débats qui traversent la société et vont à la rencontre de publics dont les attentes et les pratiques changent dans un monde de plus en plus dominé par le numérique. *Chroniques* a fait se rencontrer Laurence Engel, présidente de la BnF, et Sandrine Treiner, directrice de France Culture, pour échanger sur leurs missions et sur leurs enjeux.



Sandrine Treiner et Laurence Engel se sont rencontrées en décembre 2020 à la Bibliothèque. Entretien.

Chroniques : Quel rôle jouent les institutions culturelles publiques aujourd'hui, notamment dans la période de crise que nous traversons ?

Sandrine Treiner : Les institutions culturelles sont et doivent être des lieux d'expression du commun. Dans cette période de turbulences, on se rend compte à quel point elles comptent. On vient y chercher du collectif, des références et des expériences partagées, à un moment où nous sommes isolés et où la société se fragmente. Je dirais que nous jouons le rôle de phares – et avant de parvenir à éteindre le phare, il faudra que le vent souffle diablement fort ! Cela n'arrivera pas.

Laurence Engel : Oui, France Culture comme la BnF sont des repères. Elles sont là pour permettre de tenir debout ensemble – c'est la fonction étymologique de l'« institution » – et de construire ensemble ce qui nous est commun. La crise a servi de révélateur, mais elle n'a pas fondamentalement changé leur rôle : l'utilité de la mission que nous remplissons est simplement devenue un peu plus visible. Présentes en ligne parmi d'autres propositions, des institutions comme les nôtres ont pu continuer à jouer leur rôle – et c'est déterminant.

Comment France Culture et la BnF se positionnent-elles par rapport aux débats qui traversent la société ?

L. E. : La BnF est et se veut le reflet du monde tel qu'il est. En tant que Bibliothèque nationale, elle reçoit par le dépôt légal tout ce qui est produit sur toutes formes de supports, du livre jusqu'au web, en passant par le jeu vidéo ou l'audiovisuel : elle l'incorpore et le conserve pour les générations futures. C'est ce rapport au réel, au monde et à la création qui la constitue, non pour s'arrêter au passé, pour regarder derrière nous, mais aussi pour faire le lien entre le passé et le futur. On dit classiquement que la création d'aujourd'hui, c'est le patrimoine de demain. Dans une bibliothèque, ce n'est pas seulement un propos rhétorique : ce qui est produit entre au jour le jour pour « faire patrimoine » ; mais en plus parce qu'une bibliothèque, c'est aussi un endroit où l'on se retrouve pour travailler, où l'on vient pour comprendre le monde dans lequel on est, et littéralement, à partir de ce qui a été conçu avant nous, pour produire du nouveau, elle est un lieu où se fabrique le patrimoine. Nous sommes un point de rencontre entre le monde tel qu'il est, qui vient se déverser dans la bibliothèque, et celui à venir, que l'on

peut y construire. Et la programmation, que l'on conçoit comme si nous étions une revue, permet de rendre compte de cette tension productive.

S. T. : Je vois la radio exactement de la même façon, comme une fabrique au quotidien de ce que sera le patrimoine radiophonique de demain. À France Culture, nous avons pris le parti de produire des émissions de référence : aujourd'hui, en se saisissant de l'air du temps, elles analysent, approfondissent, et demain elles permettront de documenter ce qui s'est passé. D'une radio comme France Culture, on attend de l'exigence : nous avons compris depuis un certain temps que l'exigence est l'inverse de l'élitisme et nos programmes sont accessibles à tous. La grande réussite de France Culture est d'être une radio thématique culturelle et une radio grand public. De plus, en tant que service public, nous devons prendre en charge les débats qui traversent la société. Percevoir et comprendre les signes des temps, faire apparaître ce qu'on ne voit pas au premier regard, porter attention aux signaux faibles de la société – c'est à la fois notre mission et notre talent.

Comment maintenir la diversité des offres culturelles face aux algorithmes qui privilégient la culture « mainstream » ?

S. T. : L'uniformisation culturelle induite par les algorithmes se combat en récupérant la souveraineté sur notre production et sur nos contenus. Pour cela, nous enrichissons actuellement l'application Radio France qui rassemble désormais les contenus sonores de tout l'audiovisuel public. Dans le même ordre d'idées, nous allons créer un site web commun à l'ensemble de nos chaînes, précisément pour nous renforcer les uns les autres. Je pense qu'il faut être très actif en la matière. Ceci ne nous empêche évidemment pas d'être présents sur les plateformes tierces pour rencontrer de nouveaux publics en adaptant nos formats aux usages contemporains – une adaptation qui est une obligation de mon point de vue pour tous les services publics.

L. E. : Rejeter le monde du numérique serait la meilleure manière de perdre cette bataille de la souveraineté. Depuis des siècles, la BnF incarne cette souveraineté – ce n'est pas pour rien qu'il y a « nationale » dans notre intitulé ! Et pour tenir la promesse de la diversité, de l'accès à « tous les savoirs »

« Les institutions culturelles sont et doivent être des lieux d'expression du commun »

Sandrine Treiner



conservés, il faut d'abord les organiser. Et cela renvoie à la question technique du référencement : comment être présent sur le web ? Comment permettre à chacun de ne pas se cantonner à la culture « mainstream », d'explorer la diversité du monde culturel – qu'il s'agisse des richesses de la francophonie ou de propositions artistiques ou intellectuelles ignorées par les algorithmes des GAFA ? C'est là tout l'enjeu de nos actions de catalogage, de médiation, de valorisation.

Quel regard portez-vous sur vos institutions respectives ?

S. T. : Je suis convaincue que les civilisations sont mortelles, comme le disait Paul Valéry en ouverture de *La Crise de l'esprit* il y a un peu plus d'un siècle. C'est pour cela que les bibliothèques sont essentielles. Je pense que les bibliothèques – et la BnF tout particulièrement – sont les lieux de la meilleure part de l'être humain, et que la fonction d'une bibliothèque dans une société, c'est précisément d'organiser et de conserver cette meilleure part.

L. E. : Le slogan de France Culture, « l'esprit d'ouverture », me semble particulièrement juste. Le médium radiophonique,

dont on a dit pendant des années qu'il allait se laisser déborder par la télévision, puis par les nouveaux modes de diffusion des savoirs et de la culture, est en fait extraordinairement moderne. France Culture en témoigne, qui a su se transformer et qui incarne, par sa ligne éditoriale, cette nécessaire attention au monde. C'est une radio qui nous accompagne au quotidien, avec des émissions de flux mais aussi avec des podcasts.

France Culture et la BnF ont évolué vers une plus grande diversification et un élargissement de leurs publics, notamment en direction de la jeunesse. Comment voyez-vous cette évolution ?

S. T. : C'est une obligation pour le service public d'être inclusif envers les jeunes générations ! Nous avons travaillé pour aller chercher la jeunesse, là où elle se trouve, dans l'univers numérique. France Culture doit assumer pleinement une mission éducative, en direction des collégiens, des lycéens, des étudiants.

L. E. : La BnF est bicéphale : c'est à la fois une institution culturelle, avec sa programmation, et une bibliothèque. Dans



nos salles de lecture, le public des étudiants est déjà là... mais ce n'est pas encore assez le cas pour notre programmation culturelle. La dernière étude du ministère de la Culture sur les pratiques culturelles des Français a montré une rupture générationnelle assez inquiétante. Nous avons donc des efforts à poursuivre sur ce plan, et notre action dans le champ numérique y participe.

S. T. : Je pense que ce sentiment de rupture générationnelle doit être relativisé par rapport à un contexte plus général de démocratisation de l'accès aux études et aux savoirs. À France Culture, nous avons fait l'expérience depuis deux ou trois ans de l'augmentation assez spectaculaire de notre audience auprès des plus jeunes, notamment des 13-34 ans. Si on reprenait les chiffres des jeunes qui fréquentaient le livre il y a 40 ans et de ceux qui ouvrent des livres aujourd'hui, on se rendrait compte qu'ils sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui. Attention à ne pas aggraver les clivages par des discours sur ces clivages !

L. E. : C'est vrai ! Et ce n'est pas dans le monde de la culture que ces fractures se sont le plus accentuées. Mais les modes

d'accès à la culture ont changé – il faut s'y adapter ; et la BnF comme France Culture, dont l'ADN est marqué par la notion de transmission, y sont attentives.

Quels enseignements avez-vous tiré de l'expérience du premier confinement pendant lequel la BnF et France Culture ont été très présentes à travers leurs ressources numériques ?

L. E. : J'éprouve un sentiment partagé. Le premier confinement a montré la capacité d'adaptation de France Culture, comme de la BnF : nous avons été présentes, nous avons fait des propositions nouvelles et utiles à nos concitoyens. Nous avons découvert qu'on pouvait nous imposer un monde où il n'y avait plus rien d'autre que le numérique, plus rien d'autre que le virtuel, et dans un tel monde, il est impératif que des institutions comme les nôtres maintiennent cette exigence d'y être présentes. Nous nous sommes donc réjouies de notre résilience. Mais dans le même temps, il ne faut surtout pas s'habituer à penser que l'on peut tout offrir en ligne. C'est pour moi vital : je retiens donc de cette période le besoin très fort de retour au monde physique, à ce qui est naturel, vivant, matériel.

« Je retiens de cette période le besoin très fort de retour au monde physique, à ce qui est naturel, vivant, matériel. » Laurence Engel

S. T. : Pour ma part, j'ai vécu ce moment comme la preuve que la culture n'est pas quelque chose en plus, quelque chose que l'on fait quand tout va bien. C'est exactement l'inverse. Nous avons fait le maximum malgré les difficultés pour être très présents pendant la crise. Dans l'isolement et la difficulté psychique dont on voit bien qu'elle atteint gravement les citoyens, le fait qu'il y ait quelqu'un de jour comme de nuit, en train de vous parler en direct, est essentiel. La radio, qui est le média le plus humble qui soit, peut aider à rompre l'isolement – celui que chacun peut ressentir à un moment donné ou dans une situation donnée comme l'isolement, bien sûr, de personnes vulnérables.

Laurence Engel, vous êtes la première femme à présider la BnF ; Sandrine Treiner, vous êtes directrice de France Culture. Le terme d'« empouvoirement » issu de l'anglais *empowerment* est souvent convoqué aujourd'hui pour évoquer la place des femmes dans le monde professionnel. Quel regard portez-vous sur cette notion ?

L. E. : Il y a bien sûr un sentiment de fierté à être la première femme à devenir la présidente d'une institution multiséculaire. Mais au fond, il faut surtout regretter qu'il ait fallu attendre si longtemps pour qu'une femme accède à cette fonction. Que cela fasse encore l'objet de commentaire, c'est cela le problème. Par ailleurs, je n'adhère pas à l'idée qu'il y aurait un modèle genré d'exercice de nos fonctions et c'est sans doute pour cette raison que je rechigne à mettre l'accent sur cet aspect de mon mandat.

S. T. : Enfin, un désaccord ! Moi je crois qu'on n'en est pas là du tout. Je considère que, en tant que directrice d'un média, j'ai une fonction de modèle. J'espère être pour toutes nos filles la démonstration que oui, c'est possible. C'est aussi pour cela que j'ai fait de la question de la promotion des femmes un axe fort dans la manière de choisir mes collaborateurs, en l'occurrence les collaboratrices à l'antenne. Aujourd'hui, 50 % des producteurs et des journalistes de France Culture sont des femmes.

L. E. : Oui, c'est vrai, viser la parité – comme nous le faisons par exemple dans la composition des plateaux d'intervenants, comme nous le faisons dans les équipes de direction également – c'est un combat de tous les jours ! Et nous démontrons chaque jour que c'est possible.

Quelle place faites-vous aux artistes et aux créateurs ?

L. E. : Le premier projet que nous avons conçu avec France Culture, à mon arrivée à la Bibliothèque, avait précisément pour objectif de faire entendre la parole des artistes : c'est la série des masterclasses « En lisant, en écrivant », enregistrées à la BnF et diffusées sur France Culture. Il s'agit d'accueillir et d'honorer les écrivains et les artistes, de leur dire que cette maison est la leur. Cette incarnation prend plusieurs formes : masterclasses, donc, conférences bien sûr, lectures à voix haute... La Bibliothèque peut aussi être une source d'inspiration – motif que nous explorons à travers des programmes de résidences. Depuis l'Antiquité, nos civilisations sont fondées sur le rapport humain : nous en avons besoin !

S. T. : La parole de l'artiste doit exister en tant que telle dans l'espace public et démocratique. Elle est aujourd'hui souvent noyée par des obligations promotionnelles. Il m'a semblé essentiel de trouver des territoires d'antenne où l'on entende cette parole, dégagée des contraintes commerciales. C'est dans ce sens que nous avons créé la collection de master classes que nous menons notamment avec la BnF : les écrivains y prennent la parole en tant qu'artistes.

Lors du premier confinement, on a vu disparaître la production des artistes en tant que telle. Elle n'était plus visible : il n'y avait plus de films à voir au cinéma, les librairies étaient fermées. J'ai eu comme un mouvement réflexe, et j'ai demandé à l'un de nos producteurs, Arnaud Laporte, de créer un espace de radio dans la matinale de Guillaume Erner, modeste, mais qui est devenu un moment d'antenne depuis la rentrée, d'appeler chaque jour un artiste et de lui poser cette question : « À quoi pensez-vous ? ». Il me semblait fondamental que l'on puisse continuer à entendre cette parole-là.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Amos Gitai / Yitzhak Rabin | Du 16 mars au 7 novembre 2021 BnF | François-Mitterrand
Conception Amos Gitai, commissariat Joël Huthwohl, département des Arts du spectacle, BnF,
graphisme Émilie Paillot

En partenariat média avec Arte et Télérama

Autour de l'exposition : voir agenda p. 15

Amos Gitai cinéaste de notre temps

En 2018, le cinéaste Amos Gitai faisait don à la BnF des archives réunies dans le cadre de ses travaux autour de l'assassinat d'Yitzhak Rabin. Il en tire aujourd'hui une exposition sous forme de création visuelle inédite, interrogeant une nouvelle fois les multiples retentissements politiques et intimes de cet événement.

« Tout artiste aujourd'hui est embarqué dans la galère de son temps. Il doit s'y résigner, même s'il juge que cette galère sent le hareng, que les gardes-chiourme y sont vraiment trop nombreux et que, de surcroît, le cap est mal pris. Nous sommes en pleine mer. L'artiste, comme les autres, doit ramer, sans mourir, s'il le peut, c'est-à-dire en continuant de vivre et de créer. » Ainsi s'exprime Albert Camus en 1957, quelques jours après la cérémonie qui lui confère le prix Nobel de littérature, lors d'une conférence à l'université d'Upsal. C'est ce texte qu'Amos Gitai a choisi pour clore *Exils intérieurs*, spectacle qui confronte les propos sur l'engagement, la résistance et la liberté d'artistes et penseurs comme Thomas Mann, Hermann Hesse, Rosa Luxembourg et Antonio Gramsci. Depuis ses premiers films, notamment *House* (1980), Amos Gitai est un « artiste



Amos Gitai
interviewant
Yitzhak Rabin, 1994



embarqué » dans l'histoire du temps présent et dans celle de son pays natal Israël. Il y prend « ce qu'il peut en voir lui-même ou y souffrir lui-même, directement ou indirectement, c'est-à-dire l'actualité au sens strict du mot », comme aurait dit Albert Camus, et en fait la matière d'une œuvre d'une grande diversité – films, installations, expositions, créations visuelles, performances théâtrales et livres.

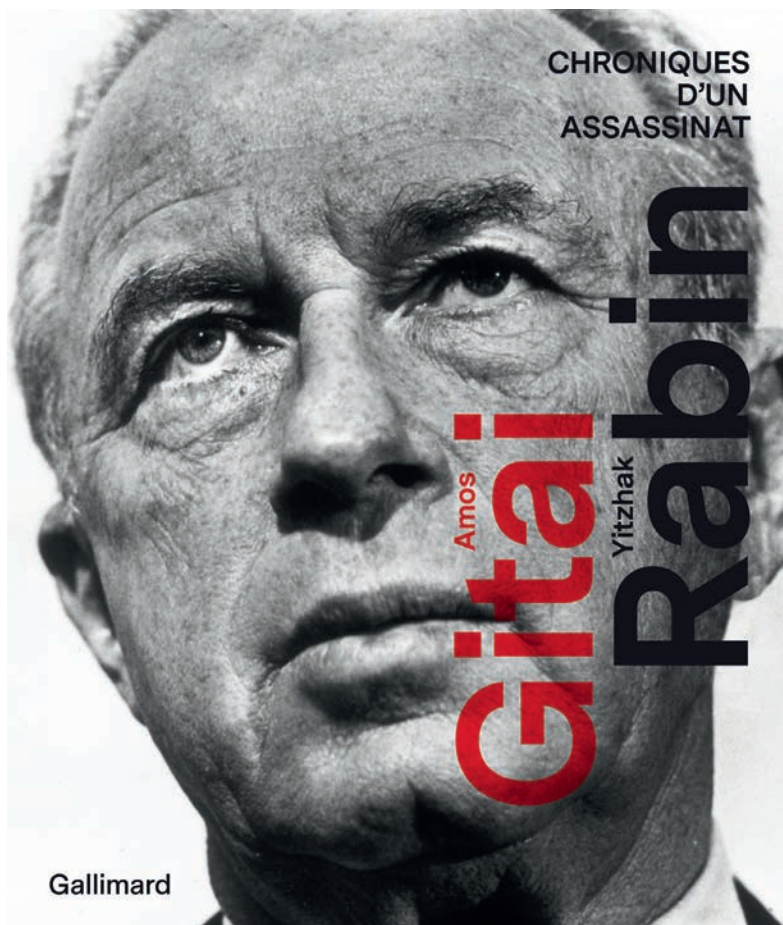
Un événement matriciel

L'assassinat du premier ministre israélien Yitzhak Rabin, le 4 novembre 1995, est l'un des événements historiques dont la violence a le plus marqué le cinéaste et dont les ondes sismiques ne cessent de se répliquer dans son travail. Sous le choc de cette déflagration à la fois politique et intime, il réalise en 1996 un premier film intitulé *L'Arène du meurtre*. Le second, fruit d'une longue maturation et de recherches documentaires considérables, sort en 2015, vingt ans après l'assassinat. Il s'agit du *Dernier jour d'Yitzhak Rabin*, film majeur pour lequel Amos Gitai taille dans la réalité des archives pour sculpter une fiction qui montre l'implacable enchaînement des événements, depuis les premiers discours de haine contre l'artisan du processus de paix jusqu'aux coups de feux tirés à deux pas de la foule des manifestants venus soutenir ce rapprochement historique entre Israéliens et Palestiniens. D'emblée, le film donne naissance à d'autres créations, en particulier une exposition présentée à la Collection Lambert d'Avignon et une lecture dans la Cour d'honneur du Palais des papes lors du Festival 2016, *Yitzhak Rabin. Chroniques d'un assassinat*, reprises régulièrement jusqu'à aujourd'hui.

Entre mémoire et création

L'ensemble des matériaux documentaires réunis ou produits pour ces créations autour d'Yitzhak Rabin a été donné par Amos Gitai à la BnF en 2018. Principalement numériques, ces documents font l'objet d'un programme de recherche et de développement pionnier sur les nouvelles archives du cinéma, en lien avec l'université de Stanford. Le choix d'un don à la Bibliothèque a aussi été dicté par la volonté de mettre à l'abri cet ensemble très symbolique dans un pays, la France, dont il a pu éprouver les qualités d'accueil et de soutien à la création lors de ses années d'exil loin d'Israël. Cherchant toujours l'équilibre entre mémoire et création, Amos Gitai a confié ses archives à une grande institution patrimoniale dans laquelle il voit un lieu où aller à la rencontre des contemporains. Avec l'obstination d'un archéologue, il a puisé à nouveau dans ses archives pour en extraire les éléments d'une création visuelle inédite déroulant, pour les interroger, les étapes de cette histoire bouleversante. Pour Amos Gitai, la nécessité de penser le temps présent n'est jamais séparée de la liberté de créer. ©

Joël Huthwohl



Collectif, Amos Gitai.
*Yitzhak Rabin.
Chroniques d'un
assassinat*
Éditions Gallimard
Parution mars 2021

*Amos Gitai et l'enjeu
des archives*
Publié avec le soutien
du Collège de France
Éditions Sébastien
Moreu
Parution 2021

Amos Gitai au Théâtre de la Ville

Exils intérieurs, Espace-
Cardin, du 26 au 29
mars 2021

*Yitzhak Rabin. Chroniques
d'un assassinat annoncé*,
Théâtre du Châtelet, du
1^{er} au 3 avril 2021

« Je suis un bâtisseur de films »

En écho à l'exposition *Amos Gitai / Yitzhak Rabin*, les éditions Gallimard publient un livre qui en approfondit les thèmes à travers réflexions et analyses sur les archives, et qui fait place à des poèmes composés par l'artiste. On y retrouve le texte reproduit ici : « Comment coudre ensemble ces fragments créés après cette explosion, cet acte brutal, l'assassinat de Rabin. »

On me demande parfois pourquoi je suis devenu cinéaste
En général je réponds que je fais un film
quand quelque chose me touche profondément ou me
perturbe.

Rabin hésitait à se rendre au rassemblement
Une sorte de voix intérieure
Une intuition
l'avertissaient de ne pas y aller
Comme Calphurnia dans *Jules César* de Shakespeare
Au début il dit à sa femme Leah qu'il a mal à l'oeil
Leah fait venir un ophtalmologue
Le médecin estime que ce n'est pas grave
Puis Rabin va sur son balcon et dit
« Il va pleuvoir, personne ne viendra. »
Mais il ne pleut pas
Dans une dernière tentative
il demande s'il y a du monde au rassemblement
on lui répond que les rues sont bondées
Rabin se rend au rassemblement
et il est tué.

Ce soir-là je n'étais pas allé au rassemblement pour la paix
Efratia ma mère avait été renversée par une voiture
Rivka et moi étions restés auprès d'elle
Vers 10 heures du soir nous étions en train d'écouter
une émission sur le cinéma à la radio
quand une annonce a interrompu le programme
On avait tiré sur Rabin

Chaos, confusion générale
Le chauffeur de Rabin ne savait pas où l'emmener
L'hôpital n'était pas informé
Leah Rabin avait été séparée de son mari,
emmenée dans une autre voiture au quartier général des
services secrets
Et au milieu de la nuit Eitan Haber, chef de cabinet,
annonce que Rabin a été assassiné,
qu'il est mort à l'hôpital
Sensation d'impuissance devant le Mal
Ensuite vient la question Que peut-on faire ?
Pas grand-chose.

Une question émane de tout cela
Comment transposer l'événement historique qu'est le
meurtre de Rabin
dans différents médiums avec différentes dimensions
différentes technologies de représentation
en différents lieux et territoires
En continuant à poser la question
dans des films des performances et des expositions
afin que nul n'oublie
Et chacun de ces actes à sa façon
devient un geste citoyen
de conservation et d'archivage des mémoires.

Je viens d'écrire plusieurs pages et bientôt le soleil
va se coucher derrière ces belles collines provençales
C'est peut-être le moment de sortir
pour regarder la planète qui continue à tourner
Et chaque matin
Quelle surprise quand le soleil se lève en dépit de tout
et nous offre son rythme répétitif
avec variations sur un même thème
C'est après tout le décor spectaculaire des actes des
humains
Adam l'homme
Adama la terre
Dam le sang

Et le silence.



«J'ai horreur du souvenir!»: dans les archives de Pierre Boulez

Du 26 janvier au 14 mars 2021 BnF | François-Mitterrand

Commissariat: Agnès Simon-Reecht, département de la Musique, BnF

En partenariat média avec France Musique

Autour de l'exposition: voir agenda p. 15

Multiple Pierre Boulez

En 2017, la succession de Pierre Boulez (1925-2016) faisait don à la BnF d'un fonds d'archives et de partitions annotées du compositeur. La Bibliothèque consacre aujourd'hui une exposition et plusieurs manifestations à cette personnalité phare du xx^e siècle musical.

Compositeur, chef d'orchestre et bâtisseur

En 1945, Pierre Boulez a vingt ans et sort de la classe d'Olivier Messiaen. Il représente alors la pointe avancée d'une modernité combative, par ses compositions, par la nouveauté de son langage musical et ses écrits polémiques. L'année suivante, il entre comme « chef de musique » dans la Compagnie Renaud-Barrault, travail alimentaire qui lui donne néanmoins une expérience pratique de la musique. En 1954, Jean-Louis Barrault lui prête une salle au théâtre Marigny : Boulez y crée le Domaine musical, des concerts aux programmes novateurs, joués par des interprètes professionnels. Dans la décennie qui suit, le compositeur du *Marteau sans maître* et de *Pli selon pli* devient aussi un chef d'orchestre d'envergure internationale, qui renouvelle la technique de la direction. Grand interprète de Stravinsky, Debussy et des viennois dodécaphonistes (Schönberg, Berg et Webern), il dirige Wagner, Mahler ou Bruckner. Pierre Boulez est enfin un bâtisseur d'institutions. Au milieu des années 1970, à l'appel de Georges Pompidou, il fonde l'Ircam (Institut de recherche et de coordination acoustique / musique), armé de son « bras séculier », l'Ensemble intercontemporain, qui réunit 31 solistes virtuoses au service de la création et du répertoire contemporain. Il s'implique également dans les grands chantiers qui marquent la vie

musicale et culturelle de son temps – la construction de l'opéra Bastille, la Cité de la musique et la Philharmonie de Paris.

Un fonds d'archives et de partitions annotées

Témoins partiels d'une activité intense, une centaine de pièces issues du fonds Pierre Boulez sont présentées dans l'exposition. De son vivant, le compositeur a cédé ses manuscrits et une partie de ses archives à la Fondation Paul Sacher (Bâle, Suisse), tandis que la BnF s'enrichissait de plusieurs manuscrits de jeunesse, acquis ou donnés par le mécène Pierre Souvtchinsky. À la mort de Pierre Boulez, la BnF a reçu l'ensemble des archives non couvertes par le contrat avec la Fondation : archives institutionnelles et professionnelles, correspondance, bibliothèque et documents audiovisuels, photographies... jusqu'aux instruments de musique reçus ou collectés lors de ses tournées internationales. S'y ajoutent plus de 1 000 partitions annotées par Boulez, accompagnées de menues pièces jointes, qui font actuellement l'objet d'une campagne de numérisation. Avec les vidéos et les photographies, ces partitions témoignent de son métier de chef d'orchestre, alliant une connaissance précise de la partition à une gestuelle personnelle.

Boulez, qui aimait citer cette réplique du *Soulier de satin* de Paul Claudel – « J'ai horreur du passé ! J'ai horreur du souvenir ! » – et qui faisait l'éloge de l'amnésie, fait aujourd'hui partie du patrimoine de la Bibliothèque. Sa défiance à l'égard d'un passé figé et fétichisé nous invite à considérer ses archives comme de nouvelles sources pour la recherche et la création, porteuses de développements futurs. ☉

Agnès Simon-Reecht

Pierre Boulez
dirigeant *Répons* au
Festival d'Avignon en
1998

Photo Daniel Cande. BnF,
Arts du spectacle

L'invention du surréalisme : des Champs magnétiques à Nadja

Jusqu'au 14 mars 2021 BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Bérénice Stoll, réserve des Livres rares, BnF, Olivier Wagner, département des Manuscrits, BnF, Isabelle Diu, bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. En partenariat avec la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet
En partenariat média avec Le Monde, Télérama, Lire Magazine littéraire, France Culture

La brèche surréaliste

Laurence Campa, spécialiste d'Apollinaire et de la Grande Guerre littéraire, a contribué au catalogue de l'exposition *L'invention du surréalisme : des Champs magnétiques à Nadja*. Elle revient pour *Chroniques* sur la radicalité du combat porté par les surréalistes pour l'émergence d'un monde nouveau.

« Qui vive ? », lance le guetteur au cœur de la nuit. « Qui vive ? », s'écrie par trois fois Breton à la fin de *Nadja*. Qui est là, vivant de sa vraie vie, en dépit des désastres et des décombres, des compromis, des renoncements ? Qui fera cause commune afin que « tout l'au-delà soit dans cette vie... à perdre haleine » (*Nadja*) ?

Une rupture qui n'était pas jouée d'avance

En pleine Première Guerre mondiale, trois jeunes gens qui ne se nomment pas encore surréalistes – Breton, Aragon, Soupault – s'engagent dans un combat radicalement nouveau. Inconnus, marginaux, munis de leurs seules dispositions poétiques et de leurs seuls désirs, ils sortent peu à peu de l'ombre à la fin du conflit. Ils auraient pu s'agiter en vain et finir corps et biens dans les oubliettes des avant-gardes mort-nées. Que l'histoire de la modernité leur ait donné raison en désignant la rupture comme moteur majeur ne doit pas faire oublier ceci : rien n'était alors joué d'avance.

Certes, les appels généraux au changement prédisposaient

les esprits à la rupture surréaliste. Dès avant la guerre, des mouvements combattifs comme le futurisme, des élites visionnaires éprises d'apocalypse appelaient déjà de leurs vœux l'émergence d'un monde nouveau. À partir d'août 1914, des pacifistes convaincus, tel Henri Barbusse, acceptent de livrer « la der des ders » qui signera la défaite unilatérale du sabre et du goupillon et la victoire de leur projet de paix perpétuelle. En 1917, les bolchéviques se lancent dans une vaste table rase politique et sociale qui fera chanter les lendemains. Au même moment, à Zurich, Dada érige la destruction en principe créateur et achève les valeurs moribondes.

L'ensemble des sociétés en guerre a immédiatement senti qu'elles vivaient un temps d'exception, marqué par une césure inaugurale puis par l'emprise croissante de la mécanisation et



Fac-similé du
manuscrit autographe
de *Nadja*
BnF Éditions et Éditions
Gallimard, 2019

Ci-contre
Vue de l'exposition
*L'invention du
Surréalisme à la
Bibliothèque nationale
de France*

Lecture d'extraits de *Nadja* d'André

Breton

Samedi 23 janvier 2021

BnF | François-Mitterrand

En partenariat avec la Comédie-Française

Une lecture de *Nadja*

À l'occasion de la Nuit de la lecture, Didier Sandre de la Comédie-Française lit une sélection d'extraits de *Nadja* d'André Breton (© Éditions Gallimard). Publié en 1928, ce texte majeur du surréalisme – qui reste l'un des plus connus de ce mouvement – est le récit d'une rencontre amoureuse mais aussi d'une expérience-limite qui bascule dans la tragédie et la folie. L'aventure surréaliste, exaltée et radieuse dans ses premières années, s'y révèle dans ses aspects les plus sombres : coupure avec la réalité et mise en danger de soi. Le manuscrit autographe de cette œuvre, longtemps réputé perdu, a été redécouvert en 2015 lors de la dispersion de la bibliothèque de Pierre Bergé. Présenté dans l'exposition *L'invention du surréalisme*, le manuscrit a été acquis par la BnF en 2017 après son classement comme Trésor national. ©

Olivier Wagner

du deuil de masse. Mais, à l'échelle collective, les ruptures sont souvent moins nettes qu'on ne le croit. Passée la sidération initiale, la plupart des traditions militaires et stratégiques se maintiennent, l'économie et la culture s'adaptent ; quand c'est possible, les individus font preuve de « résilience », pour reprendre un terme à présent fort répandu. Sur le plan littéraire, le choix largement partagé du réalisme, voire du naturalisme, et la prévalence du vers traditionnel minorent davantage les expériences stylistiques les plus hardies. Quand tout bascule, rien de plus rassurant que de retrouver ses repères.

« Lâchez tout »

Or les surréalistes veulent tout lâcher. Rimbaud l'a dit, c'est la vie même qu'il faut changer. Rupture pour rupture, il faut viser plus loin, prendre des risques « ailleurs ». Reculer « le point de fuite



Catalogue
L'invention du surréalisme : des Champs magnétiques à Nadja

Sous la direction de Jacqueline Chénieux-Gendron, Isabelle Diu, Bérénice Stoll, Olivier Wagner
BnF Éditions, 224 pages, 80 illustrations, 29 €

au-delà des limites ordinaires» (*Nadja*). Encourager les hommes à s'appartenir tout entier dans « l'état anarchique » de leurs « désirs » (*Manifeste du surréalisme*). En un mot, pratiquer la poésie, qui n'est pas un métier mais « une solution particulière au problème de notre vie » (*Les Pas perdus*). Clairement : faire brèche et provoquer un appel d'air – ici et maintenant. Vent salubre à plus d'un qui n'attendait que ça, Éluard, Desnos, Ernst, Man Ray, tant d'autres...

Des *Champs magnétiques* à *Nadja*, de ses premières passes d'armes à ses derniers feux, le surréalisme n'a cessé d'infléchir la révolution des astres pour nous montrer que « tout paradis n'est pas perdu » (*Clair de terre*). Qui entre aujourd'hui dans l'exposition de la BnF peut encore percevoir cet appel éperdu, sursaut, vigilance, amour fou : « Qui vive ? » ©

Laurence Campa

***Saint-Saëns : un esprit libre* | Du 5 mars au 20 juin 2021**

BnF | Bibliothèque-musée de l'Opéra

Commissariat : Marie-Gabrielle Soret, département de la Musique, BnF

En partenariat média avec France Musique

Passion Saint-Saëns

À l'occasion du centenaire de la disparition de Camille Saint-Saëns (1835-1921), la BnF et l'Opéra national de Paris rendent hommage au musicien en présentant au Palais Garnier l'exposition *Saint-Saëns : un esprit libre*. Cette première rétrospective française réunit plus de 200 pièces évoquant l'éclectisme et la richesse de son héritage artistique.

L'immense notoriété acquise par Camille Saint-Saëns de son vivant est à peine imaginable aujourd'hui. Chef de file, maître puis doyen de la musique française de son temps, il imprime sa présence dans le paysage musical, au point que « l'encombrant Saint-Saëns », si doué, à la carrière si riche et si longue, a certainement fait de l'ombre à la génération qui le suit. Il est moqué par la critique sans doute pour avoir trop duré, attaqué sur ses choix esthétiques car il ne consent pas à « suivre la mode ». C'est lui pourtant qui dans ses jeunes années, souffle un vent nouveau sur la musique française. C'est encore lui qui a su rassembler, encourager et motiver ses contemporains pour enrichir le répertoire. Et c'est toujours lui que le public continue malgré tout d'apprécier à mesure que le temps passe.

Un artiste polymorphe

L'expression « un touche-à-tout de génie » peut paraître péjorative, mais elle correspond parfaitement à la personnalité originale de cet artiste polymorphe. Peu de musiciens se sont comme lui illustrés dans tous les genres musicaux – opéras, symphonies, concertos, messes, psaumes, cantiques, cantates, oratorios, sonates, trios et quatuors, fugues et études... Sans oublier mélodies, musiques de scène et la première musique de film de l'histoire du cinéma ! Aucun genre n'a été négligé et dans chacun il a produit des chefs-d'œuvre.

Cet esprit d'investigation du musicien, dirigé en premier lieu vers son art, s'étend cependant bien au-delà et touche à des domaines parfois inattendus. Grand voyageur, il dévoile des

perspectives vers d'autres cultures. Poète, librettiste, journaliste, Saint-Saëns est attiré aussi par le dessin, l'astronomie, les phénomènes scientifiques, la botanique, la cause animale, la philosophie, la littérature. Loin de ces artistes enfermés dans une tour d'ivoire, il est pleinement concerné par les problèmes de son temps et y prend part en affûtant souvent sa plume de polémiste. Esprit combatif, d'une curiosité insatiable et se moquant du « qu'en dira-t-on », celui qui, comme l'académicien René Doumic l'a joliment dit, vécut « l'enfance de Mozart et la vieillesse du Titien », n'a jamais dévié de la voie qu'il s'était tracée. « Je suis un éclectique », affirmait-il. « C'est peut-être un grand défaut, mais il m'est impossible de m'en corriger : on ne peut refaire sa nature. De plus, j'aime passionnément la liberté, et ne puis souffrir qu'on m'impose des admirations. »

Les très riches archives laissées par Camille Saint-Saëns sont le reflet de toutes ses préoccupations et constituent un témoignage exceptionnel sur sa carrière et l'histoire musicale de son temps. Elles sont aujourd'hui réparties entre la Bibliothèque nationale de France qui conserve la grande majorité des manuscrits musicaux des quelque 600 œuvres recensées (vaste ensemble auquel se sont ajoutés de nombreux dons et legs), et la Ville de Dieppe qui détient les papiers, correspondances, souvenirs et objets issus du premier musée Saint-Saëns. L'exposition en présente une large sélection et le catalogue très illustré qui l'accompagne éclaire d'un jour nouveau le musicien et son œuvre. ●

Marie-Gabrielle Soret

Portrait de Camille Saint-Saëns au début des années 1870
Bibliothèque-musée de l'Opéra



Catalogue
Saint-Saëns, un esprit libre

Sous la direction de
Marie-Gabrielle Soret
192 pages
120 illustrations, 39 €



Musée d'Orsay, Paris

Girault de Prangey, photographe

Ouverture prévue en 2021

Commissariat : Sylvie Aubenas, BnF, et Thomas Galifot, musée d'Orsay

Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892) est surtout connu pour son utilisation pionnière du daguerréotype en lien avec un voyage d'études archéologiques dans le bassin méditerranéen de 1842 à 1844. L'exposition élargit le propos pour faire découvrir toute l'ampleur d'une œuvre qui se poursuit au-delà des années 1870 au sein de sa villa orientaliste du plateau de Langres. Elle a été réalisée grâce au concours scientifique et aux prêts de la BnF.

Grand Palais, Paris

Noir & Blanc : une esthétique de la photographie

Collection de la Bibliothèque nationale de France

Ouverture prévue en 2021

Commissariat : Sylvie Aubenas, Héroïse Conés, Flora Triebel, Dominique

Versavel, département des Estampes et de la photographie, BnF

La réunion exceptionnelle de chefs-d'œuvre en noir et blanc des collections de la BnF offre aux visiteurs un voyage inédit à travers plus de 300 tirages. Le parcours embrasse 150 ans d'histoire de la photographie, depuis ses origines au XIX^e siècle jusqu'à la création contemporaine.



En haut
**Philibert Joseph
Girault de Prangey,
Étude de plantes,
Paris, 1841**
BnF, Estampes et
photographie

Ci-contre
**André Kertész,
1^{er} janvier 1972 à la
Martinique, 1972**
BnF, Estampes et
photographie

À Paris 93.5 FM



Affaires Culturel- les.

Entretiens, interviews
et coups de projecteurs
sur l'actualité culturelle.
La culture : prémonition
et vibration de la société.

**Arnaud
Laporte**

**DU LUNDI
AU VENDREDI
19H-20H**



**L'esprit
d'ouver-
ture.**

Cycle de conférences - lectures

Autrices oubliées de l'histoire littéraire

Mercredis 27 janvier, 10 février, 17 mars et 14 avril 2021

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 9

Cherchez l'autrice

Un nouveau cycle de conférences et lectures met en lumière des autrices oubliées de l'histoire littéraire, de l'époque classique au xx^{e} siècle. Une occasion de découvrir quatre femmes de lettres dont la production littéraire, pourtant très riche, demeure méconnue du grand public.

Loin d'un quelconque effet de mode, les nombreuses redécouvertes d'autrices, de créatrices, d'inventrices qui marquent les premières décennies du xxi^{e} siècle constituent un mouvement de fond, à la fois historique, scientifique et culturel, auquel la Bibliothèque nationale de France s'associe pleinement. Il y a une douzaine d'années déjà, les « Lundis de l'Arsenal » avaient remis à l'honneur plusieurs figures féminines remarquables et pourtant méconnues de la littérature, telles que Françoise de Graffigny ou Isabelle de Charrière. Aujourd'hui, le site web de la BnF propose une page dédiée aux femmes de lettres et un partenariat avec le journal *Libération* a récemment donné naissance à une chronique mensuelle, « Fières de lettres ».

Effacées de l'histoire littéraire

C'est au détour d'un échange avec une lectrice de la Bibliothèque qu'est née l'idée d'un cycle sur les autrices oubliées. Celle-ci interrogeait l'établissement sur la notice du catalogue consacrée à la femme de lettres Catherine Bernard

(1663?-1712), à la suite de la publication sur *Slate.fr* d'un article de Titiou Lecoq intitulé « Littérature : des autrices oubliées parce qu'effacées ». Y était dénoncée la manière dont Catherine Bernard, première dramaturge féminine à avoir donné deux tragédies à la Comédie-Française, a été reléguée après sa mort en figure auctoriale mineure placée sous la tutelle de ces grands auteurs que sont Fontenelle et Corneille. Voltaire notamment a eu un rôle décisif dans ce processus qui a conduit à attribuer à Fontenelle une partie de l'œuvre de Catherine Bernard. Le xix^{e} siècle a ensuite gravé dans le marbre des dictionnaires biographiques cette construction *a posteriori* de la figure de l'autrice, reprise par les bibliographies historiques du début du xx^{e} siècle et, de fil en aiguille, les notices du catalogue de la BnF.

Rendre aux autrices la place qui leur revient

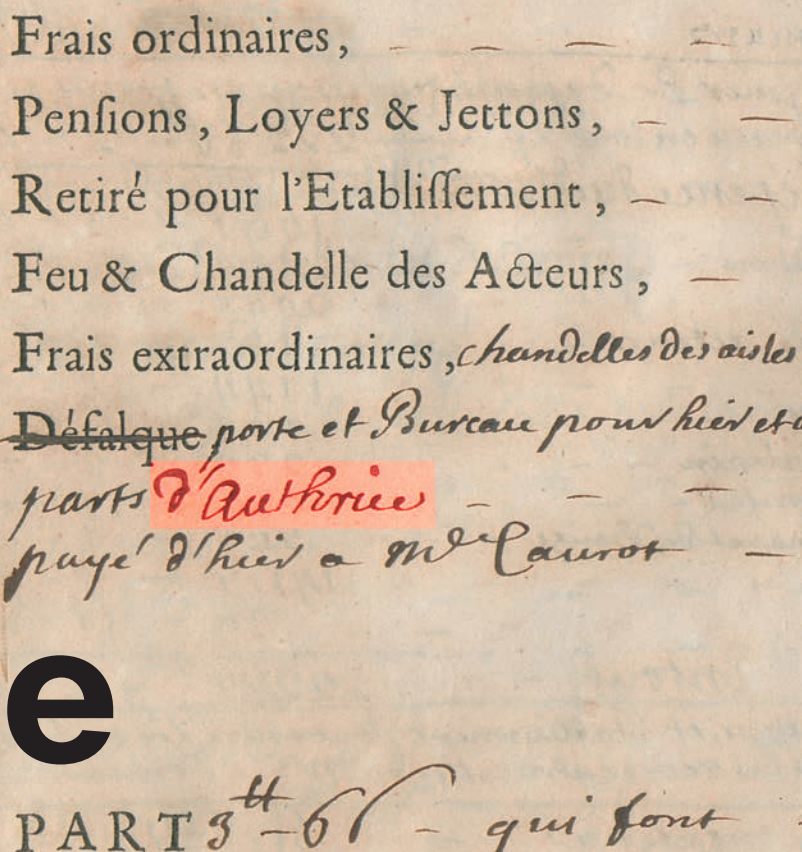
Comment sortir d'une situation héritée de plusieurs siècles de sédimentation de l'histoire littéraire ? Seul le patient travail des chercheurs et des historiens de la

littérature est en mesure de réévaluer le corpus des sources secondaires de l'histoire littéraire et de rendre à ces autrices oubliées la place qui leur revient.

Le récent *Femmes et littérature : une histoire culturelle*, sous la direction de Martine Reid, constitue de ce point de vue une contribution majeure. C'est dans cette démarche que s'inscrit la programmation du cycle « Autrices oubliées de l'histoire littéraire », élaborée avec Claire Bouchard, Monique Calinon, Christine Genin et Hélène Virenque, chargées de collections au département Littérature et art. Quatre séances sont consacrées à des autrices dont la critique littéraire s'est déjà saisie et dont l'œuvre souvent très dense (théâtre, nouvelles, poésie, roman) est bien représentée dans les collections de la Bibliothèque. Outre Catherine Bernard, qui fera l'objet de la conférence inaugurale par Edwige Keller-Rahbé, la vie et la production littéraire de Marie-Anne Barbier (1664-1745 ?), Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) et Hélène Bessette (1918-2000) seront successivement mises à l'honneur par Justine Mangeant, Christine Planté et Laure Limongi. Au cours de chaque conférence, des comédiennes liront des extraits de leurs œuvres et donneront à entendre la beauté de ces textes méconnus. 

Pauline Le Goff-Janton

Extrait du registre des comptes de la Comédie-Française du 30 décembre 1690. Ce jour-là est représentée la tragédie *Brutus*, de Catherine Bernard, dont la « part d'autrice » est ici consignée. Collection Comédie-Française



Cycle de conférences | *Le théâtre, une invention de l'Europe*

Mardi 12 janvier, 9 février et 9 mars 2021 BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 7

Inauguré en décembre dernier, le cycle de rencontres « Le théâtre, une invention de l'Europe » donne la parole à des figures emblématiques de la scène contemporaine – Stanislas Nordey, Catherine Marnas, Stéphane Braunschweig ou encore Célie Pauthe. Le critique et homme de théâtre Georges Banu, qui coanime ces rencontres avec Joël Huthwohl, directeur du département des Arts du spectacle, en explique la raison d'être par un vibrant hommage au théâtre européen.

À la différence du spectacle oriental attaché avant tout à la préservation d'un héritage artistique, le théâtre de l'Europe se définit par une pensée critique. Les textes du patrimoine théâtral européen perdurent et constituent un véritable musée imaginaire en attente de « revisitation », car tout se joue entre le même et le différent, entre la persistance de l'écrit et le fugitif de la scène. La pensée critique du metteur en scène sert de dynamiseur à cette relation fondatrice, l'ancien et le présent s'enlacent dans un même mouvement. Le dynamisme rebelle de l'Europe est indissociable de son théâtre.

Un appel à la responsabilité culturelle

À l'heure des populismes qui montent et d'une Europe parfois injustement décriée, il s'agit de ne pas baisser les bras et de poursuivre le combat, d'affirmer la volonté des « théâtres de l'Europe » de ne pas plier devant les épreuves que nous traversons et de leur résister à tout prix. Faire front commun, l'élargir même afin de se dresser ensemble contre les dangers qui menacent et qui appellent à l'affirmation d'une solidarité. Solidarité de l'Europe comme rempart, non pas contre des ennemis extérieurs, mais contre la capitulation face à la menace qui inquiète la communauté du monde et, en l'occurrence, la communauté théâtrale. Les théâtres restent des foyers collectifs, et l'esprit collectif motive leur existence. Ils sont affectés dans leur identité même par ces temps qui appellent à l'esseulement et à la protection individuelle face au danger commun. Au cœur de la nuit, n'oublions pas la phrase de Pier Paolo Pasolini : « Nous ne sommes pas nombreux, mais nous venons d'Athènes. » Elle sert d'encouragement et d'appel à la responsabilité culturelle, sous la bannière de l'Europe, afin de s'opposer à la perspective de son déchirement en charpie que ses adversaires envisagent ! Sous les auspices de la BnF, des metteurs en scène européens prennent aujourd'hui position.

Sauver les mots

Le renouveau, autre principe « européen », permet l'avènement des écritures nouvelles qui adoptent des principes dramaturgiques originaux et nouent des relations directes avec

Le théâtre européen, critique et rebelle

l'histoire en train de se faire. Le théâtre est toujours à refaire, sur la base d'une mémoire active, nullement fermée aux agitations du contemporain. Le passé est un terreau qui féconde l'approche d'un artiste. Explorons les ressources du théâtre et inscrivons-les dans le présent ! Sauver les mots, c'est le défi du théâtre ! Par son socle européen, c'est à la culture du texte et de la langue qu'il se rattache, à sa passion pour les idées et la politique. Théâtre qui affirme une identité et la diffuse dans le monde. Plus que jamais les mots sont indispensables pour interroger le réel, susciter des actes responsables ici et maintenant, s'affronter à l'histoire ! Les mots enracinent les scènes dans leur héritage et, en même temps, examinent l'état du monde. Les mots sont les instruments indispensables dans le désarroi qui s'instaure et auquel nous sommes appelés à faire face. Aujourd'hui il s'agit de défendre ensemble « l'esprit de l'Europe », de l'assumer et de le transmettre ; esprit critique et rebelle, esprit collectif et personnel... C'est de cet esprit que sont habités ces gardiens actifs que sont les artistes contemporains. ☺

Georges Banu

Manifestation du monde de la culture contre la fermeture des lieux culturels, Paris, 15 décembre 2020



Cycle de conférences | Débats au cœur de la science**Mercredi 3 mars, jeudi 25 mars, vendredi 9 avril, vendredi 28 mai, mardi 8 et jeudi 24 juin 2021**

BnF | François-Mitterrand

En partenariat avec RFI | Voir agenda p. 10 et 11

Changement climatique, menaces sur la biodiversité, mutation des systèmes agroalimentaires, transition énergétique...**Tels sont quelques-uns des sujets d'actualité brûlante abordés par un nouveau cycle de conférences qui fait dialoguer des spécialistes de diverses disciplines.**

La crise sanitaire actuelle a mis la science et ceux qui la pratiquent sur le devant de la scène médiatique, ainsi qu'au cœur de la sphère politique, avec la création, notamment, du conseil scientifique Covid-19. À cette occasion, il est apparu clairement que, loin de parler d'une seule voix, la communauté scientifique pouvait être divisée et ses membres en désaccord quant aux mesures à prendre pour combattre la pandémie. L'étonnement, la suspicion, voire le discrédit que cette absence d'unanimité a pu susciter révèlent en creux que la science est très souvent considérée comme le « répertoire des vérités absolues et des affirmations irréfutables », selon la percutante formule d'Edgar Morin.

Aux antipodes du dogmatisme

À travers ce cycle de conférences, la BnF souhaite, tout en fournissant les clés indispensables à la compréhension et au déchiffrement de problématiques contemporaines, lever le voile sur les caractéristiques de la démarche scientifique. Car la science se situe aux antipodes du dogmatisme et le débat, voire la controverse, font partie intégrante de son déploiement. Afin de rendre cette réalité aussi vivante que possible, ces « Débats au cœur de la science » invitent, autour d'une table ronde, deux ou trois scientifiques à apporter leur éclairage sur

un thème qui agite la communauté scientifique ou plus largement la société.

Lieu de tous les savoirs, la BnF entend avec ce cycle faire dialoguer entre eux des chercheurs et chercheuses issus en majorité des sciences fondamentales et appliquées,

mais également des sciences humaines et sociales. Ainsi des philosophes, des économistes ou des anthropologues, par exemple, côtoieront à la tribune, au gré des conférences, des climatologues, des biologistes, des agronomes ou des chimistes pour y apporter un angle d'approche différent, propice à nourrir les échanges et à éclairer le débat.

Penser le « monde d'après »

En prise avec l'actualité de la crise sanitaire et les réflexions autour de ce que l'on a appelé le « monde d'après », la première saison du cycle – intitulée *Demain, la vie ?* – compte six rendez-vous animés par Caroline Lachowsky, journaliste scientifique à RFI, et conçus comme autant de séquences d'un seul et même récit. Si le premier épisode s'attache à dresser un constat et à faire un état des lieux de la situation (*Tensions et menaces à l'ère de l'Anthropocène*), le dernier tente pour sa part d'envisager des perspectives d'avenir, avec l'intervention de spécialistes de la prospective (*La science peut-elle nous donner des raisons d'espérer ?*). Entre les deux, sont proposées des séances sur la cohabitation avec le vivant, l'alimentation, l'énergie – autant de grands débats de la science, autant de grands défis à relever pour le monde de demain. ☺

Angel Clemares

Débats au cœur de la science

Cycle de conférences | *Philosophie du quotidien*
Mercredis 13 janvier, 10 février, 10 mars, 7 avril,
5 mai et 2 juin 2021 BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 8

Le corps

dans tous ses états

La philosophie du quotidien entre à la BnF par le biais d'un nouveau cycle de conférences dont la première édition est consacrée au thème du corps, décliné « dans tous ses états ».

Qu'est-ce que le quotidien ? Est-ce le banal, le courant, ce que nous avons intégré dans nos habitudes ? Est-ce la routine, voire le rituel – ce que nous ne voyons plus mais qui scande notre existence ? S'agit-il de ce que chacun d'entre nous partage, de notre plus petit dénominateur commun ? Autant de questions qui invitent à prendre la distance et le temps pour réinvestir le quotidien, sur les traces de Jean-Paul Sartre dont la *Note sur l'intentionnalité* (1947) souligne : « Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes ». C'est ce que propose la BnF avec « La Philosophie du quotidien », un cycle de conférences qui, pour sa première édition, explore la philosophie du corps.

Du « corps-tombeau » de Platon aux « corps-sans-organes » de Gilles Deleuze, le corps a toujours été un objet d'interrogation pour les philosophes. Mais à l'heure où les injonctions au bien-être physique – vivre sainement, entretenir son corps et en prendre soin, vieillir en bonne santé – se mêlent aux évolutions de la science qui invitent à repousser les limites du corps ou à penser le transhumanisme, ces questionnements se font plus aigus encore. Aussi la Bibliothèque invite-t-elle chaque mois un philosophe différent à se pencher sur un aspect du corps, à la lumière de la tradition et des concepts philosophiques. Corps vieillissant, corps en mouvement, corps affamé et repu – autant d'états du corps abordés dans une démarche d'éveil à l'esprit critique, avec l'appui de bibliographies d'actualité préparées par les chargés de collections de l'institution. Ces séances,

à mi-chemin entre le cours et la conférence-débat, s'adressent à un public large, des étudiants fréquentant la bibliothèque tous publics aux chercheurs et curieux.

Après la conférence inaugurale dédiée en janvier à la philosophie des âges de la vie par Pierre-Henri Tavoillot, Frédéric Gros (sous réserve) présentera en février la philosophie de la marche à laquelle il a consacré un ouvrage remarqué – *Marcher, une philosophie* (Carnets Nord, 2008). La troisième séance s'intéressera en mars à la philosophie de la fatigue, par Éric Fiat, auteur de *Ode à la fatigue* (Éditions de l'Observatoire, 2018). D'autres déclinaisons du corps suivront dans l'année, de la mode au sport et à la sexualité, en passant par le soin et la guérison que la crise sanitaire a placés au cœur de l'actualité. ●

Lucie Mailland et Sylvie Colombani

Antoine d'Agata,
France, mardi
17 mars 2020. Midi.
Paris, Premières
heures du
confinement



Cycle de rencontres | Nouvelles écritures

13 janvier, 2 février, 12 mars, 9 et 10 avril, 10 mai 2021

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 18



Extension du domaine de l'écriture

ANGELIQUE™

Les gars c'est plus drôle, remontez!



Avec un nouveau cycle de rencontres consacré aux nouvelles écritures, la BnF met en lumière l'actualité de la création audiovisuelle et multimédia dont les productions numériques représentent un défi en termes de conservation et d'archivage.

Depuis les premiers podcasts et webdocumentaires du début des années 2000, la création audiovisuelle et multimédia s'est emparée des outils numériques pour en faire autant de terrains d'expérimentation – narrations interactives sur le web et les écrans mobiles, expériences sonores géolocalisées et créations en son binaural, reconstitutions 3D scénarisées ou encore dispositifs immersifs de réalité virtuelle ou augmentée. Si les œuvres produites ces dernières années sont nombreuses et diversifiées, elles demeurent assez confidentielles hors du cercle des professionnels, faute de disposer de lieux bien identifiés pour être présentées au public. La BnF a très tôt eu conscience de l'importance de sauvegarder ces productions innovantes et en a fait un axe de collecte dès le début des années 2010. Pour mieux les faire connaître, elle lance un cycle dédié aux nouvelles écritures et propose des formats de rencontre variés – focus consacré à des créateurs, tables rondes

sur un genre spécifique ou encore séances participatives.

Après une séance inaugurale qui interroge la notion de « nouvelles écritures » dans ses différentes acceptions, ce cycle de rencontres invite à découvrir des auteurs de fiction interactive qui remettent en question les codes de la narration linéaire en intégrant dans leurs œuvres des possibilités de choix : choix de point de vue dans *Wei or Die* (2015) et *République* (2019) de Simon Bouisson, choix du déroulé de l'intrigue dans *Tantale* (2016) de Gilles Porte ou *Ordesa* (2020) de Nicolas Pelloille-Oudart et Frédéric Jamain. Une table ronde autour de la bande dessinée numérique est également proposée ; elle sera l'occasion de présenter des œuvres innovantes qui renouvellent la grammaire du neuvième art. Par ailleurs, l'artiste Judith Guez, lauréate 2020 de la résidence numérique BnF-Del Duca, qui s'intéresse tout particulièrement à la réalité virtuelle, exposera le fruit de son travail de création à partir

des fonds de la Bibliothèque.

Les rencontres du cycle « Nouvelles écritures » se mettent également au diapason de manifestations telles le Mashup Film Festival, qui s'est imposé comme le rendez-vous français de la vidéo de création à partir d'images préexistantes : l'événement *Mashuppons le patrimoine* présentera des films réalisés en puisant dans le riche fonds d'images conservées dans les collections de la BnF et d'autres institutions patrimoniales.

Pour annoncer l'édition 2021 du PiXii Festival, qui a lieu tous les ans en juin à La Rochelle, dans le cadre du festival Sunny Side of the doc, la BnF accueille une après-midi de rencontres autour du renouveau des écritures documentaires – avec un focus sur les hybridations entre télévision, jeu vidéo et technologies immersives qui caractérisent de plus en plus de productions.

En filigrane de tous ces rendez-vous seront interrogées les possibilités de conserver ces formes d'écritures innovantes qui amènent à repenser sans cesse les procédures de leur archivage – véritable défi que la BnF s'attache à relever depuis plusieurs années. ©

Nicolas Lopez

Simon Bouisson,
République, fiction
interactive pour
téléphone mobile,
2019



Couverture d'*Actuel*, nouvelle série, n°4, janvier 1971. Illustration Alfred Von Meysenbug

Journée d'étude | *La presse alternative* | Vendredi 26 mars 2021

BnF | François-Mitterrand En partenariat avec l'École pratique des hautes études

Voir agenda p. 21

La presse alternative

Véritable phénomène de masse, avec ses codes, ses réseaux de diffusion, ses événements en marge de la culture « mainstream », la presse alternative demeure mal connue en France. Une journée d'étude organisée par la BnF avec l'EPHE fait le point sur les recherches en cours et sur les principaux fonds accessibles dans ce domaine.

Apparus par centaines dans le sillage de mai 68 et de la contre-culture anglaise et américaine, ces feuilles et journaux indépendants proposent à un public

jeune les sujets que la presse « sérieuse » écarte – musique pop et rock, écologie, nucléaire, mouvements régionalistes, sexualité, spectacle de rue, féminisme, pacifisme –, traités sur un ton iconoclaste et radical. *Charlie Hebdo*, *Actuel* ou *Le Parapluie* sont les fleurons les plus aboutis et pérennes d'une vague underground qui déferle alors sur une génération de baby-boomers qui construit sa propre culture comme une alternative à l'idéologie dominante. ●

Philippe Mezzasalma

Cycle de conférences | *La France et l'Italie au XVIII^e siècle*

Vendredis 15 janvier, 5 février, 19 mars et 11 juin 2021

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 8

La France et l'Italie au temps des Lumières

Après un cycle de conférences consacré en 2016-2017 aux relations franco-italiennes aux XIX^e et XX^e siècles, la BnF poursuit l'exploration des échanges entre la France et la Péninsule en s'attachant au XVIII^e siècle. Certains aspects du siècle des Lumières peu connus du grand public seront abordés, tels que le débat autour de la publication du traité de Cesare Beccaria, *Des délits et des peines* (1764), le despotisme éclairé des Bourbons de Naples et les enjeux politiques de l'opéra, ou encore la réception italienne des idéaux révolutionnaires français. En guise de clôture du cycle, un concert-spectacle évoquera l'effervescence des salons parisiens où s'opposaient les défenseurs du style musical français et les admirateurs du *bel canto*. ●

Emanuela Prosdotti



Voir Naples et mourir

Une importante collection de photographies de la fin du XIX^e siècle, issues de l'atelier napolitain Robert Rive, entre à la BnF. Ces images donnent à voir aussi bien des sites archéologiques et monuments du patrimoine classique et baroque, que des paysages naturels et des scènes de rue, à une époque où le tourisme était en plein essor.

Le département des Estampes et de la photographie vient de recevoir en don plus de 800 tirages et cinq albums des années 1860-1890 de l'atelier napolitain Robert Rive, grâce à la générosité de Giovanni Fanelli et Barbara Mazza. Historiens de la photographie, auteurs notamment d'ouvrages sur la photographie stéréoscopique en Italie et sur l'iconographie de sites fameux de la Péninsule, ils ont entrepris un considérable travail monographique sur l'atelier Rive, en parallèle de leur activité de collectionneurs. En 2010, ils ont publié une étude de référence sur cet atelier, suivie en 2017 d'une reconstitution de ses catalogues commerciaux. Ce don très riche vient compléter un ensemble de plusieurs centaines de tirages déjà conservés à la BnF, entrés naguère par donations et acquisitions.

Le répertoire photographique du patrimoine napolitain

Dans les années 1850, Naples devient un centre photographique en plein essor. Les firmes s'y multiplient, proposant des vues aux touristes, aux artistes, aux érudits. Ce ne sont plus les voyageurs de passage, amateurs ou professionnels de la photographie, qui saisissent une trace des sites. Le répertoire photographique du patrimoine napolitain est ainsi progressivement constitué par l'atelier des frères Robert et Jules Rive (fondé en 1850), puis par ceux de Giorgio Conrad (fondé vers

1855), Alphonse Bernoud (fondé en 1856), Georges Sommer (fondé en 1857). Le développement du tourisme – selon le terme nouveau forgé par Stendhal en 1838 – encourage ce recensement des sites archéologiques, classiques et baroques, naturels et urbains. Sans se limiter à la Campanie, des Alpes à la Sicile, ce sont les lieux phares du

Grand Tour qui sont couverts par les catalogues commerciaux Rive. De larges *vedute*, paraphrases des compositions arcadiennes des peintres du début du XIX^e siècle, et des vues des monuments architecturaux constituent la majeure partie de leur production, maîtrisée et parfois spectaculaire. Des scènes de rue, prises au rythme de la vie italienne, se distinguent par la qualité de leur composition, leur pittoresque sans fadeur.

Un détour par Paris

Une seule infidélité à l'Italie en près d'un demi-siècle : en 1878, l'atelier réalise une série de prises de vue des grands monuments parisiens. D'ailleurs, la renommée de Rive ne s'arrête pas aux portes de Naples : en 1867, l'atelier Rive participe à l'Exposition Universelle de Paris et en 1874 à une exposition de la Société française de photographie.

Ce bel ensemble – cinq albums, une centaine de vues stéréoscopiques, une cinquantaine d'épreuves de format carte de visite et de grands tirages – assure une représentation très complète des réalisations et des supports de diffusion de cet atelier. D'autant que la plupart des tirages, sur papier albuminé d'après un négatif au collodion sur plaque de verre, ont conservé une magnifique vigueur de contraste. ©

Flora Triebel

Atelier Robert Rive,
Une rue à Capri,
après 865
BnF, Estampes et
photographie

Documenter Haïti

Les bandes vidéo originales de la série documentaire de Gerald et Paule Belkin sur les paysans en Haïti, ainsi que 162 tirages photographiques réalisés en marge du tournage de *Paysans... silences à voix basses* par l'opérateur Jean Fichter, ont été donnés à la BnF.

En 1980, les pionniers de la vidéo Gerald et Paule Belkin engagent une grande enquête filmée sur la société rurale haïtienne. Dans la presqu'île sud du pays, une équipe d'agronomes promeut alors une approche du développement adaptée aux pratiques et aux modes de vie des paysans. Les Belkin ont déjà à leur actif un colossal travail de collecte d'entretiens mené dans des villages de Tanzanie à l'époque de la collectivisation des terres. Là comme ici, leur projet de « vidéo-communication » repose sur une utilisation novatrice de l'outil audiovisuel, qui renouvelle l'ambition du cinéma direct. Il s'agit de faire entendre la parole de ceux à qui on ne la donne pas d'ordinaire, avec le minimum de coupes, sans angle d'interprétation

imposé. La caméra est une chambre d'écho pour des voix inaudibles.

Un météore dans l'histoire de l'audiovisuel

Après le tournage, durant plusieurs années, les époux Belkin sélectionnent et assemblent ces séquences dans leur ferme de l'Yonne, aménagée en studio de production audiovisuelle. Il en résulte en 1985 une série, *Paysans... silences à voix basses*, traduite en plusieurs langues et diffusée dans des universités et organismes intéressés par les questions de développement. Grâce au don effectué en 2016 par Aurore et Kostia Belkin, enfants de Gerald et Paule, et avec le concours d'Adeline Bouvard et Ariane Degroote, géographes, le département

de l'Audiovisuel de la BnF a numérisé les éléments vidéo et son originaux et en a tiré de nouveaux masters numériques.

La série *Paysans... silences à voix basses* peut ainsi être redécouverte pour ce qu'elle est : un météore dans l'histoire de l'audiovisuel et un travail absolument précurseur dans le domaine de l'agro-écologie. Cette recherche patiente et approfondie met en lumière des savoirs paysans nourris par l'expérience et longtemps tenus pour obsolètes ou inexistants. « C'est en partageant au quotidien, dans la péninsule sud du pays, la vie des petits paysans sur leur exploitation familiale que Gerald Belkin et son équipe ont souhaité communiquer l'expérience agricole et la réflexion de ceux-ci sur leur travail et leurs difficultés », témoigne Jean Fichter, collaborateur des Belkin sur le tournage. « On a souvent dit de l'agriculture haïtienne qu'elle était faite de grappillage. Pourtant elle est avant tout le fruit d'un très grand savoir et d'une

Ci-contre
Jean Fichter, Gaguère
sur le plateau de
Salagnac, 1979
BnF, Estampes et
photographie

À droite
Jean Fichter,
« Corvée » à l'ouvrage
lors d'un semis de
haricots à Changieux,
octobre 1979
BnF, Estampes et
photographie



longue expérience pour adapter les techniques agraires à des situations climatiques, démographiques et politiques toujours plus contraignantes. »

Un regard poétique et ethnographique

En marge du tournage, l'opérateur Jean Fichter délaisse parfois la caméra pour l'appareil photo. En noir et blanc et en couleur, en 24x36 mm ou en 6x6 cm, il fixe les traits des participants au film, saisit les attitudes des habitants rencontrés, les espaces et les scènes de vie, les pratiques agraires et les gestes quotidiens, les occasions festives. Traduit dans un style sobre et des compositions équilibrées jouant sur les contrastes ou les points de couleur, le regard poétique qu'il porte sur ces sujets est aussi ethnographique. En attestent les légendes très nourries des 162 tirages qu'il a exécutés pour le département des Estampes et de la photographie en 2019. Explicitant les termes créoles et les réalités qu'ils recouvrent, Jean Fichter tient à rendre compte de nombreux aspects de la vie des Haïtiens du plateau de Salagnac, des rives de Miragoâne ou de Port-au-Prince : pêche et cabotage, scènes de marché, fêtes, rituels religieux et vaudous, notamment les consultations du « docteur-feuille », guérisseur traditionnel. Il rapporte aussi la complexité des relations sociales et l'inventivité des pratiques agraires mises au point pour accroître la fertilité des sols et parer à la pénurie de bras : association de cultures, travail cadencé en escouades, partage de corvées entre voisins... Dans ses images et commentaires, Fichter porte enfin une attention particulière aux postures des paysans, dockers ou marchandes qu'il photographie : « aussi indispensable que l'arbre qui procure l'ombre et abrite l'esprit des ancêtres », leur corps, « parfois le seul bien, [...] traduit l'émotion, la fatigue et la volonté de survivre » dans un environnement marqué par les ouragans et par une crise socio-économique profonde. ©

Alain Carou et Dominique Versavel



Le testament musical de Charles Gounod

La BnF a acquis le manuscrit autographe de l'oratorio *Saint François d'Assise* de Charles Gounod grâce au soutien de l'Association française d'épargne et de retraite (AFER).

Auteur de *Faust* et d'autres œuvres lyriques à succès toujours au répertoire des grandes maisons d'Opéra, le compositeur Charles Gounod (1818-1893) se détourne de la vie théâtrale après *Le Tribut de Zamora*, créé à l'Opéra de Paris en 1881, et se consacre dès lors, pour l'essentiel, au répertoire religieux.

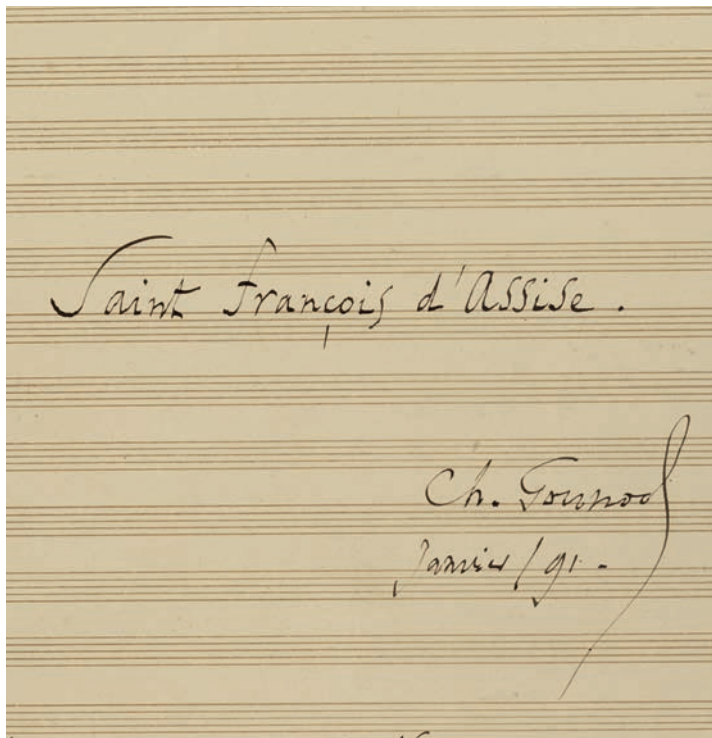
Une œuvre méconnue

Aux côtés de deux oratorios monumentaux, *Mors et vita* et *La Rédemption*, figure une œuvre d'envergure plus modeste et méconnue, *Saint François d'Assise*, dont le projet émerge en 1887 et qui est considérée aujourd'hui comme le « testament musical » du compositeur. En décembre 1890, Gounod en esquisse définitivement le programme : il s'agit d'un « diptyque musical à la manière des tableaux primitifs », le premier panneau s'inspirant du *Christ crucifié se penchant sur saint François* de Murillo et le second, de *la Mort de saint François* par Giotto. Achevée en janvier, l'œuvre est créée le 27 mars 1891 aux Concerts spirituels de la Société des concerts du Conservatoire. Le manuscrit de la partition d'orchestre est offert par l'auteur à son ami Carolus-Duran en « souvenir des heureux moments passés devant lui » : le peintre vient de faire le portrait du compositeur, aujourd'hui conservé dans les collections du château de Versailles.

Le manuscrit, daté de février-mars 1891, se présente sous une reliure néo-gothique, décorée d'entrelacs, réalisée par Léon Gruel ou son atelier, et frappée sur le premier plat aux initiales de son premier possesseur, Carolus-Duran. Il contient des corrections et annotations autographes au crayon bleu, et l'insertion d'une pièce préexistante, « La Cellule », datée d'août 1889.

Itinéraire d'un manuscrit musical

Reputé perdu, le manuscrit réapparaît dans les années 1990 dans le couvent des sœurs de la Charité Saint-Louis, près de Pontoise. Jusque-là, seule subsistait une copie manuscrite lacunaire conservée au département de la Musique de la BnF. La supérieure provinciale de la congrégation, Nicole Jégo, contacte alors le musicologue Pascal Escande, directeur du



Charles Gounod, Page de titre de la partition de *Saint François d'Assise*

Manuscrit autographe, 1891
BnF, Musique

Festival d'Auvers-sur-Oise qui « recrée » l'œuvre en 1996 à la cathédrale de Pontoise, avec la collaboration du chef de chœur Michel Piquemal. Une première édition ainsi qu'un matériel d'orchestre sont réalisés à cette occasion à partir du manuscrit. Vingt ans plus tard a lieu une nouvelle exécution à la Philharmonie de Paris sous la direction de Laurence Equilbey. Un enregistrement est alors produit avec l'aide de la fondation Bru Zane.

Le manuscrit est finalement mis en vente chez Sotheby's à Londres. Il est acquis par la BnF le 14 juillet 2020 avec le soutien de l'AFER. Après avoir permis l'entrée dans les collections nationales du manuscrit autographe de la *Marche écossaise* de Claude Debussy l'année dernière, celle-ci renouvelle ainsi son engagement en faveur du patrimoine musical et sa générosité envers la BnF en permettant à un nouveau joyau de la musique française de rejoindre les fonds de la Bibliothèque. ©

Mathias Auclair

Grâce à la générosité de ses ayant-droits, un ensemble considérable de manuscrits musicaux du compositeur, arrangeur et chef d'orchestre Caravelli est entré à la BnF. Ce fonds permet de retracer la carrière d'une figure majeure de la musique de variété du xx^e siècle.

L'histoire d'une chanson résume le destin musical de Claude Vasori (1930-2019), dit Caravelli. En 1973, il coécrit avec Romuald Figuié, alias Romuald, le titre *Laisse-moi le temps*, sur un texte de Michel Jourdan. La même année, Romuald représente la France au festival de la chanson de Vina del Mar au Chili et y atteint la seconde place. Séduit, le compositeur Paul Anka (l'auteur de *My Way*) achète les droits de la chanson qui, réarrangée, deviendra *Let Me Try Again*, l'un des plus grands succès de Frank Sinatra lors de son retour à la scène.

Des relations avec les interprètes, une musique de variété, un marché du microsillon à l'âge d'or de la radio et de la télévision, tels sont les ingrédients du phénomène Caravelli : davantage qu'une carrière, une marque de fabrique.

De Vasori à Caravelli

Né dans une famille de musiciens, Claude Vasori connaît des débuts classiques ; il remporte le premier prix de piano au conservatoire de Reims. Remarqué pour ses qualités d'improvisateur, il travaille alors comme arrangeur pour différentes maisons de disques – Pathé-Marconi, Decca et Ducretet-Thomson. Sa rencontre avec le compositeur Ray Ventura (1908-1979) est décisive : celui-ci lui commande la musique du film *La Loi* réalisé par Jules Dassin, avec Gina Lollobrigida, puis encourage et promeut la formation de son propre orchestre. À cette époque la Caravelle adoptée par Air France est symbole de modernité ; et c'est ainsi qu'un modèle d'avion, italianisé par référence aux origines du musicien, devient son pseudonyme. Pianiste et saxophoniste, le chef se délecte cependant dans l'écriture des parties de cordes, et son orchestre se présente donc sous la bannière « Caravelli et ses Violons Magiques ».

Une création multiforme et populaire

Son œuvre se développe ensuite dans différentes directions : chansons, musiques de films, contributions à des émissions de radio-télévision voire à la presse écrite (dans le magazine *Podium* racheté par Claude François) et concerts à l'étranger. Mais c'est la réorchestration et l'enregistrement des musiques populaires – au sens le plus large, puisqu'on y trouve aussi bien les tubes de l'été que des pièces du répertoire, de Bach à Brahms en passant par Chopin – qui la distingue. Ainsi naît



Caravelli

ou la mémoire des tubes

un catalogue singulièrement abondant, qui fait de Caravelli l'un des principaux contributeurs de CBS disques (devenu Sony Music) et qui lui vaut plusieurs disques d'or et trente ans de tournées triomphales au Japon.

Le fonds entré à la BnF documente particulièrement bien les décennies 1970-1990. On peut y mesurer, avec les partitions d'orchestre et le matériel qui leur correspond, comment Caravelli réécrit pour le grand public des succès de la chanson française (Michel Sardou, Dave, France Gall) ou internationale (Beatles, Simon & Garfunkel, Abba). Mais au-delà d'une liste de noms et de titres qui brasse les générations, de Maurice Chevalier à Michael Jackson en passant par *Un homme et une femme* ou *Goldorak*, ces documents interrogent l'écriture et la diffusion de la musique populaire en tant que genre, son esthétique et le ferment mémoriel qui en résulte. Car si l'on en croit les mots de Michel Jourdan fixés en quelques notes par Caravelli, la mémoire est affaire de futur : « *Laisse-moi le temps / Le temps d'essayer / De te redonner un jour / Confiance en l'avenir.* » ●

Jérôme Fronty

Première cérémonie de remise des Disques d'or : Caravelli entouré de Manitas de Plata, Gilbert Montagné, Charles Trénet, Marcel Amont, Gérard Lenorman, Gianni Nazzaro et le groupe Pooh
Cannes le 25 janvier 1973

Une journée sur le chantier Richelieu

Entamée en 2011 sous la direction de l'architecte Bruno Gaudin, la rénovation complète du site Richelieu, berceau historique de la Bibliothèque nationale de France, entre dans sa dernière ligne droite, avant une réouverture totale au public en 2022. *Chroniques* s'est rendu sur le chantier à l'automne dernier.

« Il faut imaginer qu'ici, il y aura le jardin qu'on traversera pour arriver à l'entrée », explique Louis Jaubertie, adjoint au chef du projet Richelieu. De fait, c'est à un véritable exercice de projection qu'il faut se prêter : l'espace qui longe la rue Vivienne est recouvert d'une dalle de béton où sont dressés, à côté de la fontaine – invisible sous le coffrage qui la protège –, des modulaires, des bétonnières et des échafaudages démontés.

Sous les gravats, le « jardin de papier »

D'ici deux ans, sur le sol aujourd'hui jonché de chemins de câbles, tuyaux et sacs de gravats se déploiera le « jardin de papier » imaginé par le jardinier, paysagiste et écrivain Gilles Clément, avec ses arbres et plantes papyrifères connus pour intervenir dans l'élaboration de supports d'écriture ou d'impression. Mais pour l'instant, la zone 2 du chantier (à distinguer de la zone 1 qui correspond aux premiers espaces rénovés et ouverts au public en 2016, côté rue de Richelieu) est accessible uniquement aux ouvriers qui y travaillent. Si la crise sanitaire a contraint le chantier à fermer pour trois mois à partir de la mi-mars, des aménagements au niveau des sens de circulation, ainsi qu'une réduction du nombre d'ouvriers ont permis

depuis juin dernier de maintenir l'activité, y compris pendant le reconfinement des mois de novembre et décembre : « L'impact sur le calendrier est moindre que ce que l'on craignait en mars 2020 », souligne Louis Jaubertie.

La flamboyance de la galerie Mazarin

La grande entrée, où les visiteurs pourront prendre un café avant d'entrer dans la salle Ovale, est pour le moment envahie d'une odeur de métal brûlé et d'un bruit continu de scies et de perceuses : une équipe de soudeurs y prépare les éléments de l'escalier hélicoïdal qui desservira les différents niveaux du bâtiment et mènera à la salle de lecture des Manuscrits et de la Musique ou vers les espaces muséaux. Pour échapper au vacarme ambiant, une étape s'impose dans la galerie Mazarin, entièrement restaurée sous la direction de l'architecte en chef des monuments historiques Michel Trubert. Autre espace, autre ambiance : dans un recueillement à peine troublé par le son d'une radio posée à l'autre bout de la galerie longue d'une quarantaine de mètres, deux restauratrices agenouillées près des fenêtres effectuent les dernières reprises de peinture. La somptueuse voûte peinte au milieu du XVII^e siècle par Giovanni Francesco Romanelli, inspirée des *Métamorphoses* d'Ovide, a retrouvé sa flamboyance, et les murs, débarrassés du décor peint dans les années 1920, laissent désormais voir la toile marouflée posée par Labrousse au XIX^e siècle. C'est là que, dans le futur musée, les visiteurs pourront remonter le temps en

Ci-contre
Travaux de la salle
Ovale sur le site
Richelieu,
octobre 2020



contemplant les chefs-d'œuvre issus des collections de la Bibliothèque.

Retrouver le Paradis ovale

Le site Richelieu, avec ses niveaux et demi-niveaux hérités d'agrandissements successifs au fil de son histoire, est pour le néophyte un véritable labyrinthe que Louis Jaubertie prend un malin plaisir à parcourir au pas de charge. Il ne suffirait pas d'une seule journée pour arpenter les 29 000 m² de magasins contenant plusieurs dizaines de kilomètres de rayonnages et les quelque 4 000 m² de bureaux et 1 600 m² d'ateliers de restauration, ou encore pour faire le tour des huit salles de lecture. Parmi celles-ci, la salle Ovale, inaugurée en 1936, dont la verrière et les décors en mosaïque ont été intégralement restaurés,

s'offre aux regards en fin de parcours. La beauté majestueuse de cette salle actuellement vide coupe le souffle. Sous sa spectaculaire corniche dorée (la plus grande de Paris!), une demi-douzaine de menuisiers prépare la pose du plancher technique. D'ici quelques mois, le « Paradis ovale » retrouvera ses tables d'origine; elles voisineront avec un mobilier contemporain conçu par l'atelier Bruno Gaudin et des dispositifs numériques permettant de découvrir les collections, tandis que les rayonnages muraux se rempliront d'ouvrages consacrés à l'histoire des arts, aux fonds conservés sur le site Richelieu et à la bande dessinée. Ouverte à tous en accès libre et gratuit, elle offrira un espace d'étude et de rêve, à mille lieues de l'agitation du chantier actuel. ☉

Mélanie Leroy-Terquem



Sous toutes les coutures

Grâce au mécénat de compétence de la société japonaise Dai Nippon Printing Co., Ltd., vingt-trois objets précieux issus des collections du département des Monnaies, médailles et antiques ont pu être numérisés en trois dimensions et en très haute définition. Un véritable défi technique et technologique bientôt accessible à tous dans la bibliothèque numérique Gallica.

Au fond d'une pièce tapissée de noir, sous le feu d'un projecteur, il tend la main droite, indifférent aux regards braqués sur lui. Il faut dire qu'il en a vu d'autres : enfoui pendant plus de quinze siècles dans une cachette murée, découvert un beau matin de mars 1830 par un paysan de Berthouville qui labourait son champ, ce Mercure en argent, haut de 60 centimètres, est passé dans les mains successives des plus éminents archéologues français du XIX^e siècle, avant de trouver refuge au sein de ce qui s'appe-

lait alors le Cabinet des médailles. Aujourd'hui, cinq techniciens venus du Japon s'affairent autour de lui, sous l'œil attentif de Mathilde Avisseau-Broustet, chargée de collections au département des Monnaies, médailles et antiques de la BnF. Elle est la seule habilitée à poser ses doigts gantés sur le dieu gallo-romain (l'argent et l'acidité de la peau ne font pas bon ménage), tandis que les photographes de l'entreprise Dai Nippon Printing Co., Ltd. (DNP) tentent de résoudre le casse-tête que constitue la

prise de vue d'une statuette tout en brillance.

Des centaines de clichés par objet

Parce qu'ils reflètent la lumière, les objets en argent sont particulièrement difficiles à éclairer et à photographier – et plus ils comportent de reliefs et de détails, plus la difficulté est grande. Il faudra plusieurs heures de préparation et l'application de multiples filtres sur le spot lumineux pour trouver l'agencement qui permettra au Mercure, bien campé sur son socle amovible, de se laisser capturer par rotations successives de cinq degrés. À la fin de la journée, plus de 500 clichés en très haute définition partiront en post-production pour servir à la modélisation de l'objet et à sa reconstitution en trois dimensions. C'est la



spécialité de DNP, qui tisse depuis plusieurs années des liens étroits avec la Bibliothèque via plusieurs opérations de mécénat. En 2015, elle avait ainsi numérisé en 3D et en très haute définition une cinquantaine de globes terrestres et célestes issus des collections du département des Cartes et plans de la BnF. Aujourd'hui les internautes peuvent les consulter dans Gallica, se promener en tous sens sur leur surface et aussi découvrir, en zoomant, des détails difficiles à voir à l'œil nu sur les originaux.

Une qualité de manipulation et d'observation inédite

Après les surfaces courbes, l'entreprise a souhaité se confronter à des matériaux noirs, brillants ou transparents – autant de gageures pour la numérisation 3D. Si les objets brillants reflètent la lumière, les objets noirs l'absorbent – et la combinaison de plusieurs éléments réagissant différemment à la lumière (brillant et transparent, noir et brillant) constitue un défi supplémentaire pour les photographes. Or il y a matière à relever ce type de défi dans les collections du département des Monnaies, médailles et antiques dirigé par Frédérique Duyrat : « Ici, on n'a

que ça, de la 3D ! », s'exclame-t-elle. Les critères de sélection des objets ont conduit à choisir ceux d'une valeur inestimable, si précieux qu'ils ne peuvent être ni prêtés aux musées, ni manipulés par les chercheurs. C'est le cas de la coupe des Ptolémées, vase-camée antique taillé dans un seul bloc de sardonix, qui était utilisé lors des sacres des reines de France. « La numérisation 3D permet de retourner les objets sans risque, de les examiner dans les moindres détails », explique la directrice du département. « Elle garantit une qualité d'observation que l'on ne peut offrir ni dans une vitrine, ni avec une numérisation classique en deux dimensions – et ça, c'est extrêmement précieux, pour le grand public comme pour les chercheurs ! »

D'ici la fin du mois de février, les gallicanautes pourront se perdre dans la contemplation d'amphores antiques ou de coupes en argent à hauts-reliefs. Ils découvriront des éléments du Trésor de Saint-Denis comme l'Éléphant de Charlemagne, grande pièce d'échec en ivoire, ou des vases grecs issus de la prestigieuse collection Luynes. Et tourneront sans fin autour du dieu Mercure, armé de son caducée pour l'éternité. ●

Mélanie Leroy-Terquem

À gauche
Mathilde Avisseau-Broustet, chargée de collections au département des Monnaies, médailles et antiques, veille sur le dieu Mercure.

À droite
Plusieurs heures ont été nécessaires à Naoya Ikeda et ses collègues de DNP pour mettre au point l'éclairage de la statuette en argent.

Première édition du prix du tirage photographique

Le prix du tirage Collection Florence & Damien Bachelot, organisé par le Collège international de photographie du Grand Paris (CIPGP), en partenariat avec la BnF et la Société française de photographie, est le premier à célébrer le duo créatif que constituent le photographe et le tireur. À partir d'une trentaine de candidatures reçues, le jury a étudié dix dossiers présentés par des binômes de photographes et de tireurs. Chacun a proposé un carnet retraçant sa recherche, dont un exemplaire a été donné au département des Estampes et de la photographie afin de constituer une histoire matérielle du tirage et des échanges qu'il cristallise.

Le prix, doté d'une somme de 10 000 euros, a ainsi récompensé, le 14 octobre dernier, le photographe Clément Verger et le tireur Juan Cruz Ibanez pour leur collaboration sur la série « Endeavour », premier chapitre d'une trilogie débutée en 2016 autour de l'influence des voyages de James Cook sur le paysage mondial. Le photographe utilise ici l'exemple de l'introduction de l'eucalyptus en Europe pour interroger l'implantation d'espèces exogènes qui, à l'instar de la monoculture de cet arbre au Portugal, paralyse la biodiversité. À partir de prises de vues réalisées à la chambre photographique puis numérisées, Verger et Ibanez ont pris le parti de mettre en abyme le fond et la forme en imprimant les images sur un papier journal d'une finesse extrême, élaboré à partir de fibres d'eucalyptus, puis de monter les tirages dans des cadres en bois de la même essence réalisés par l'artiste. Le résultat a permis de souligner la virtuosité qui naît d'un métier d'art confronté aux exigences de l'expérimentation esthétique. ©

Héloïse Conésa



Clément Verger et Juan Cruz Ibanez, Madeira,
photographie extraite de *Circumnavigations*,
I Endeavour, *II Resolution*, *III Discovery*,
2016-2020

Photographie : les lauréats des prix 2020

La BnF, engagée depuis des décennies dans la valorisation du patrimoine et de la création photographique, soutient un grand nombre de prix. Partenaire historique des prix Niépce et Nadar, la Bibliothèque s'est associée en 2020 au nouveau prix du tirage Collection Florence & Damien Bachelot.

Prix Niépce : Marina Gadonneix ou l'envers des images

Le prix Niépce 2020 a été remis le 8 octobre dernier à la photographe Marina Gadonneix par l'association Gens d'images, en partenariat avec les laboratoires PICTO, l'ADAGP, The Eyes Publishing et la BnF. Quatorzième femme à rejoindre l'illustre assemblée des lauréats du prix Niépce depuis sa création en 1955, Marina Gadonneix – dont la candidature a été retenue parmi quinze dossiers, à majorité féminine, ce qui est une première dans l'histoire du prix – est née en 1977 à Paris, où elle vit et travaille.

Diplômée de l'ENSP d'Arles, représentée par la galerie Christophe Gaillard et éditée par RVB BOOKS, Marina Gadonneix place au cœur de son travail le dispositif de fabrication des images, qu'il s'agisse de l'image médiatique – « Remote Control » (2006) où elle photographiait des studios de télévision vidés de leurs présentateurs et seulement éclairés par la mire de l'écran – ou de l'image cinématographique et de ses effets spéciaux – « Landscapes/ Blackout » (2009-2012). Elle s'est également intéressée à l'image artistique dans la série « Après l'image » (2014-2016) dont un tirage avait été acquis début 2020 pour la collection du département des Estampes et de la photographie, ou encore à l'image scientifique avec « Phénomène » (2014-2018) qui interrogeait l'expérimentation en laboratoire.

Elle égrène au fil de ses projets un lexique visuel qui tend à éclairer les composantes du médium photographique – le temps, le hors champ, la lumière – et à en affirmer la place comme une construction mentale à même de naviguer du

document à la fiction, de l'évidence à la métaphore. Menant un travail de recherche approfondi sur ses terrains d'enquête visuelle, Marina Gadonneix interroge la fabrique de l'imaginaire et propose des images épurées en guise de surfaces de projection à ce qu'elle nomme l'« imagination participante » du spectateur. ©

Héloïse Conésa

Marina Gadonneix,
Mire #9, 2005



Prix Nadar 2020 du livre photographique

Pour sa 65^e édition, le prix Nadar récompense *L'odeur de la nuit était celle du jasmin*, un livre composé de photographies de FLORE et d'écrits de Marguerite Duras, publié par les éditions Maison CF – Clémentine de la Féronnière. Ce livre sophistiqué est imprimé en quadrichromie pour restituer le velouté des photographies en noir et blanc virées au thé de FLORE. L'Indochine constitue la trame commune des écrits et des images. Cette récompense fait un écho heureux à l'intérêt de longue date de la BnF pour les rapports entre photographie et littérature. Une exposition sera consacrée à ce thème dans les années à venir, autour d'œuvres contemporaines. ©

Flora Triebel

Les dix ouvrages
concourant pour le
prix Nadar 2020

Plantu dans Gallica

À l'occasion du dépôt de l'ensemble de ses dessins originaux à la BnF, Plantu a fait don à la Bibliothèque de 500 dessins de presse qui viennent d'être mis en ligne dans Gallica. L'occasion de parcourir plusieurs décennies d'actualité sous l'œil averti du dessinateur attitré du journal *Le Monde*.

Au cours de sa longue carrière, Jean Plantureux, alias Plantu, a réalisé plus de 20 000 dessins. Très tôt soucieux de les conserver dans les meilleures conditions, le dessinateur les collait sur des supports en papier bristol classés par ordre chronologique. Au fil du temps, la collection prend une telle ampleur qu'il doit se faire aider pour classer puis numériser cet ensemble de plus en plus volumineux.

La BnF s'attache depuis plusieurs années à conserver et valoriser le dessin de presse. Aussi c'est naturellement vers elle que Plantu s'est tourné pour confier en dépôt les quelque 115 boîtes d'archives contenant tous ses dessins originaux, accompagnés de leurs images numérisées. Dans le même temps, le dessinateur lui a fait don de 500 dessins représentatifs des étapes stylistiques de son parcours. C'est cet ensemble que l'on peut désormais consulter dans Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF. Il y rejoint le fonds Wolinski, mis en ligne en 2019, et offre aux internautes des éléments de réflexion pour appréhender, d'une façon ludique et originale, les systèmes politiques et sociaux de notre époque.

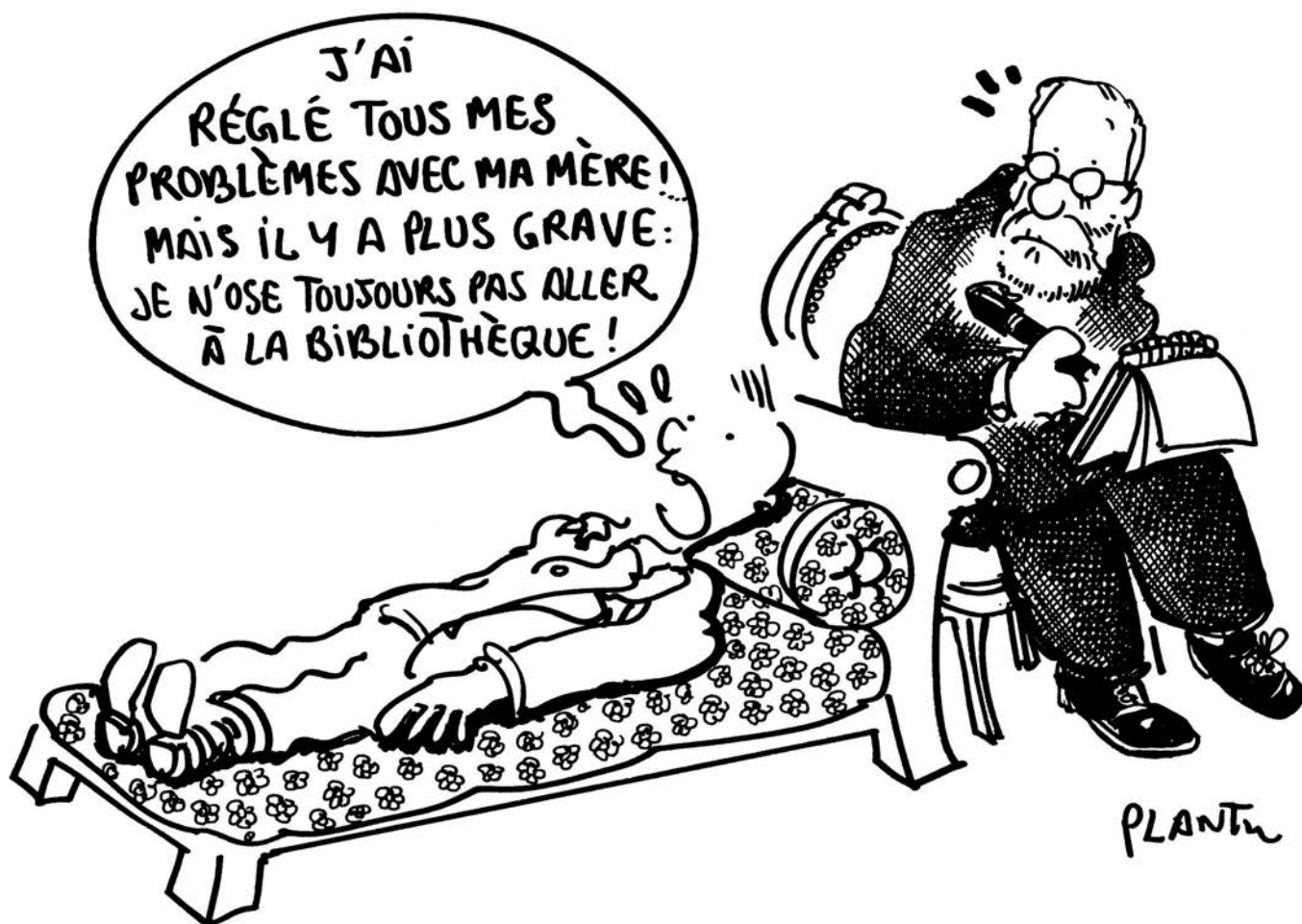
L'évolution d'un style et d'un regard sur l'actualité

Si cet ensemble permet de retracer la progression technique de Plantu, depuis la plume jusqu'à la palette graphique en passant par le stylo technique et les feutres, il donne aussi un aperçu de l'évolution de son style et des thématiques abordées. On y suit l'apparition progressive, comme un clin d'œil complice avec le lecteur, de la petite souris, glissée au bas de ses dessins dès le début des années 1980. D'abord timide, elle s'affirme de plus en plus, traduisant, par des mimiques expressives l'adhésion ou la réprobation supposée du regardeur. On y observe aussi la récurrence de thèmes de prédilection : le déséquilibre Nord-Sud, l'aspiration à une paix improbable (la colombe), les petites guerres (entre soi, en famille, dans les partis politiques, les manifestations de rue) et les grandes guerres internationales où l'identité des personnages (politiques ou non) est renforcée par des signes iconiques et emblématiques familiers : *Oncle Sam*, *Marianne*, *Marteau et faucille*, *Manneken-Pis*, les drapeaux nationaux, le keffieh, les murs que l'on construit et ceux que l'on abat... La

physionomie des silhouettes indique l'origine sociale : par exemple, maigreur excessive (suggérant une mort prochaine au milieu d'un désert brûlé par le soleil ou au coin d'une rue jonchée de détritiques) en opposition à des rotundités arrogantes, long cigare aux lèvres, ultime signe de la puissance des rois du monde matériel. Pour renforcer son propos, Plantu n'hésite pas à faire appel à des figures de bandes dessinées célèbres (*Tintin*, *Mickey*, *Astérix*...) ou à parodier des œuvres d'art connues de tous (*Le Penseur* de Rodin, *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, *L'American Gothic* de Grant Wood).

Laissant son crayon parcourir la planète dans tous ses états, il attire notre attention sur les contradictions qui la traversent, par des effets plastiques propres au travail du rêve nocturne : grossissement des traits, distorsion des corps, juxtaposition de scènes d'époques différentes et d'espaces très éloignés, disproportion des échelles... Ainsi voit-on souvent de petits hommes affolés courir sur une terre mise à mal (globe terrestre), ou des personnages (chef d'état ou père de famille) faire le grand écart entre deux espaces, deux constructions, deux idéologies que tout sépare. À sa façon, Plantu raconte notre époque – et Gallica permet dorénavant à tous de saisir les infinies facettes de ce récit en images. ●

Martine Mauvieux



Un conservateur, un document

Chargé de collections au département des Manuscrits, Alexandre Tur a récemment consacré une conférence en ligne aux *bat books**, constitués de feuilles de parchemin pliées selon une technique étonnante. Pour *Chroniques*, il revient sur l'histoire de ces livres médiévaux dont il ne reste que très peu de spécimens dans le monde.

Parmi les quelque 40 000 manuscrits européens médiévaux conservés à la BnF, que trouve-t-on ? Une immense majorité de *codex*, le format de livre le plus répandu depuis le début du Moyen Âge, constitué de feuilles de parchemin ou de papier pliées en deux, rassemblées en cahiers et cousues le long de ce pli central. Quelques rouleaux de papyrus, parchemin ou papier, communs dans l'Antiquité. Mais aussi trois exemplaires d'un type de manuscrit beaucoup plus rare (seulement une soixantaine connus dans le monde) appelé *bat book* – littéralement « livre chauve-souris ».

Sous les ailes des *bat books*

Cette dénomination fait écho à l'apparence curieuse de ces ouvrages. L'historien néerlandais Johann Gumbert, qui a forgé l'appellation, l'expliquait ainsi : « Au repos, ils pendent la tête en bas, tout repliés, mais, au moment d'entrer en action, ils dressent leur tête et ouvrent larges leurs ailes. » En France, au Moyen Âge, on les appelait « livres en forme de cliquette de ladre », par analogie avec l'instrument de bois que les lépreux agitaient pour signaler leur présence et

inviter (déjà) à la distanciation. Car les feuilles de parchemin des *bat books* ne sont pas cousues le long d'un pli, mais sur un petit onglet marginal qui leur donne cette forme caractéristique. Pliées plusieurs fois pour obtenir un livre de petit format, ces feuilles peuvent facilement être dépliées pour parcourir d'un coup d'œil un long texte, une image ou un tableau difficiles à scinder sur plusieurs pages.

Un vecteur privilégié pour les calendriers

Cette technique du livre à plis est probablement apparue au XIII^e siècle, en réponse au besoin de livres légers et transportables pour partir en voyage. Si elle a rapidement été concurrencée par d'autres procédés de miniaturisation comme les bibles de poche – manuscrits de très petit format constitués de feuilles de parchemin très fin et calligraphiés d'une écriture de taille réduite –, elle a tout de même perduré aux XIV^e et XV^e siècles pour diffuser un type d'écrit particulier – les calendriers.

À cette époque, les élites font face au dérèglement du calendrier julien, en

usage depuis César. Non seulement l'année est trop courte, provoquant le décalage des saisons, mais le système de concordance avec le calendrier lunaire, le fameux nombre d'or, recule lui aussi d'un jour tous les trois cents ans, avec pour conséquence le déphasage visible entre la pleine lune observée dans le ciel et le calendrier. Cela n'est pas pris à la légère par les autorités civiles, car un grand nombre d'échéances civiles comme religieuses sont adossées à la date de Pâques, premier dimanche après la pleine lune de printemps, et ainsi sujettes à caution. L'une des réponses – avant la réforme grégorienne du calendrier qui n'intervient qu'au XVI^e siècle – est la diffusion de calendriers « améliorés » donnant la date et l'heure astronomiques des nouvelles lunes et des pleines lunes, le jour de la semaine et les principales fêtes liturgiques pour un cycle complet de 76 ans. Ces calendriers sont bien entendu reproduits dans des livres reliés classiques, mais le format *bat book*, plus facile à transporter, permet alors d'inclure de grands tableaux mensuels. Ainsi sont-ils mis à profit par les religieux itinérants, les astrologues et les médecins dont l'art dépend beaucoup des phases de la lune, avant de disparaître au XVI^e siècle, sans doute sous la concurrence de l'imprimé. ☉

Alexandre Tur

* À retrouver dans son intégralité sur la page Facebook de la BnF, rubrique « La BnF dans mon salon »

À droite
Alexandre Tur
présente les *bat books*
de la BnF



Une tradition d'accueil de jeunes chercheurs

Chaque année, une quarantaine de jeunes chercheurs sont accueillis dans des départements de la Bibliothèque pour y conduire un travail au plus près des collections. Ils contribuent au développement de la connaissance des fonds et facilitent leur accès à la communauté scientifique.

Décrire ou penser l'organisation générale d'un fonds inédit, reconstituer son histoire complexe, élaborer des outils pour en faciliter l'analyse – autant de démarches de recherche qui sont le plus souvent difficiles à faire en salle de lecture et qui demandent un cadre d'accueil particulier, et même sur mesure. Pensons au fonds Roger Planchon, qui représente plus de 220 mètres linéaires, où à la bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor de Paris, dont la BnF conserve plus de 600 manuscrits. Plusieurs dispositifs permettent cet accueil différent, où jeunes chercheurs et conservateurs peuvent travailler côte-à-côte, dans les coulisses de la BnF, et partager leur expertise sur un fonds.

Plus de deux-cents chercheurs associés depuis 2003

Favoriser ce partage est une tradition ancienne : 1978 voit l'arrivée des premiers « chargés de recherches documentaires » (CRD), normaliens venus travailler durant quatre ans sur un fonds, en parallèle à la rédaction d'une thèse et à une tâche d'enseignement. La BnF accueille en ce moment six CRD ; la dernière en date, Marie-Élisabeth Jacquet, a rejoint la bibliothèque de l'Arsenal au 1^{er} septembre pour améliorer le conditionnement et enrichir les notices des archives de la Bastille. 2003 marque la naissance du statut plus large des « chercheurs associés-BnF », dont plus de deux cent chercheurs issus de nombreuses disciplines en sciences humaines et sociales ont déjà bénéficié. En retour, ils font profiter la BnF d'un regard neuf et de compétences rares (langues anciennes, langages de programmation pour construire des bases de données, etc.).

Un appel à chercheurs annuel

Ils sont actuellement trente-et-un, répartis dans douze départements de la Bibliothèque, qui mènent leur recherche de manière autonome, fréquemment en lien avec une thèse et bénéficient d'un accueil privilégié avec un référent scienti-

fique et un accès facilité aux fonds sur lesquels ils travaillent. Leur dossier est retenu à l'occasion de l'appel à chercheurs annuel (publié en janvier), en fonction de son intérêt pour les collections. Quatre bourses de recherche pour 2020-2021, grâce à la générosité de mécènes (bourse Louis Roederer pour la photographie) ou sur fonds propres de la BnF (bourses d'excellence, bourse du comité d'histoire de la BnF) renforcent le dispositif. Nombre de ces chercheurs témoignent, à l'issue d'un parcours de un à trois ans, de l'importance du soutien apporté et des liens d'amitié noués avec les conservateurs.

Conscient que ce soutien aux jeunes chercheurs, en particulier celles et ceux qui viennent de soutenir leur thèse, doit s'adapter aux évolutions actuelles de la recherche et à leur parcours professionnel (temps d'attente accru avant de trouver un poste), la BnF a décidé cette année de contribuer au financement de deux contrats postdoctoraux, respectivement avec le Collège de France et l'École universitaire de recherche Translitterae (PSL). Julien Auber de Lapière, rattaché à la chaire Culture écrite de l'Antiquité tardive et papyrologie byzantine du professeur Jean-Luc Fournet au Collège du France, retrace l'histoire de la collection de papyrus du département des Manuscrits, la plus ancienne conservée en France. Sarah Hassid, en lien avec les laboratoires ITEM¹ et THALIM², contribue à la redécouverte d'un compositeur et musicographe majeur du XIX^e siècle franco-allemand, pionnier dans maints domaines : Georges Kastner, dont le fonds est conservé au département de la Musique.

La diversité des profils accueillis témoigne de l'importance des croisements entre la recherche contemporaine et les sciences de l'information et des bibliothèques, dans une attention renouvelée à la dimension matérielle des sources, en particulier à la manière dont elles ont été conservées et transmises. ●

Philippe Chevallier

1. Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS)

2. Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité, Université Sorbonne Nouvelle



Béatrice Guillier, 2020

Lisette, 16 mars 1924
BnF, Droit, économie,
politique

Béatrice Guillier, lauréate d'une bourse d'excellence de la BnF

Doctorante à l'École des hautes études en sciences sociales, chercheuse-associée depuis 2018 et lauréate d'une bourse d'excellence de la BnF, Béatrice Guillier consacre sa thèse à la construction des représentations de genre dans la presse pour petites filles publiée en France au xx^e siècle.

Chroniques : Comment en êtes-vous venue à vous intéresser aux journaux illustrés pour petites filles ?

Béatrice Guillier : Je m'intéresse depuis longtemps aux questions de transmission des savoir-faire dits féminins. Je me suis d'abord penchée sur les travaux d'aiguille en ligne, en explorant les communautés de tricoteuses ou les tutoriels couture diffusés sur YouTube. Je me doutais que, derrière ces pratiques qui peuvent sembler neuves parce qu'elles se font jour via des médias numériques, il y avait une épaisseur historique. C'est la découverte dans Gallica de l'existence de l'hebdomadaire *Lisette, journal des petites filles*, publié entre 1921 et 1974, qui a constitué un tournant dans mes recherches. J'ai compris que j'allais pouvoir y analyser sur le long terme les mutations des formes de transmission des savoir-faire féminins. Des tutos YouTube aux magazines pour fillettes, la filiation m'a semblé évidente !

J'ai répondu à l'appel à chercheurs 2018 de la BnF en proposant un sujet autour de *Lisette*, puis j'ai élargi mon corpus

de recherche à trois autres journaux : *La Semaine de Suzette*, parue entre 1905 et 1960, *Fillette* et *Bernadette*, respectivement arrivées sur le marché en 1909 et 1914.

***Lisette* dans Gallica, c'est plus de 2 700 numéros disponibles en ligne ! Comment travailler-on sur un corpus aussi volumineux ?**

Même avec des méthodes d'échantillonnage, il est impossible de traiter la production de quatre hebdomadaires sur plus d'un demi-siècle ! J'ai assez vite décidé de me restreindre à la période de l'après-guerre, jusqu'à la disparition de ces journaux, échelonnée de 1960 pour *La Semaine de Suzette* à 1974 pour *Lisette*. À ces bornes chronologiques s'ajoute une restriction liée aux rubriques des journaux : je concentre mon étude sur les rubriques éducatives et pédagogiques, en excluant tout ce qui relève de la fiction. J'ai par exemple travaillé sur le courrier des lectrices, en utilisant des outils de *text mining* sur quelque 2 000 lettres publiées dans *Lisette*.

Comment ces journaux pour petites filles participent-ils aux mutations des modalités de transmission que vous évoquez ?

On y lit d'abord l'apparition de l'adolescence en tant que

classe d'âge et en tant que marché potentiel en pleine expansion, avec la généralisation de l'argent de poche. On observe aussi le déclin des rubriques consacrées aux savoir-faire techniques comme les travaux d'aiguille – qui étaient centrales avant la Seconde Guerre mondiale. Elles cèdent peu à peu la place aux publicités pour des enseignes ou des marques de vêtements, qui traduisent l'émergence rapide d'une société de consommation. De nouvelles thématiques voient le jour, avec la culture fan, les questions d'orientation professionnelle liées au travail des femmes, les loisirs – qui prennent une importance croissante. Ces mutations se traduisent aussi par le recul des figures tutélaires de ces journaux, comme « tante Mad », « tante Biscuit » ou « Mairaine » – qui répond au courrier des lectrices de *Lisette* –, dont le rôle consiste essentiellement à exhorter les petites filles à seconder leur mère. Après la Seconde Guerre mondiale, elles sont peu à peu remplacées par des pairs, des figures fictives de jeunes filles et de jeunes garçons, avec lesquels les lectrices partagent une culture commune.

Ces journaux cessent de paraître les uns après les autres entre 1960 et 1974 : est-ce la mixité scolaire qui explique leur disparition ?

En tant qu'objets culturels, ces journaux participent et contribuent aux changements dont ils rendent compte. Ce qui frappe à leur lecture, c'est la présence croissante des figures masculines. Avant la Seconde Guerre mondiale, le seul garçon dont il est question, c'est le petit frère qu'il faut pouponner pour soulager sa mère et pour apprendre à s'occuper de ses

futurs enfants. À partir des années 1950, la mixité scolaire se généralise et les garçons font irruption dans les pages. Et dans les années 1960, la disparition des enseignements ménagers marque aussi un tournant. L'enjeu n'est plus tant pour les jeunes filles d'apprendre à tenir une maison et un foyer, mais d'apprendre à être coquette, à prendre soin de soi, le tout avec une forte conscience du regard des garçons. Il est désormais question d'acné, de morphologie. La transmission de savoir-faire techniques anciens se perd au profit de compétences qui relèvent davantage de la mise en valeur de soi aux yeux des garçons.

Que vous apporte le statut de chercheur associé à la BnF ?

C'est une chance à plusieurs titres. D'abord pour les conditions de travail qu'offre la BnF : avoir un bureau quand on est doctorant, c'est extrêmement précieux ! Avoir des collègues aussi, d'ailleurs ! Nous sommes une trentaine de chercheurs associés ; nous pouvons nous rencontrer pour parler de nos recherches à différentes occasions. L'encadrement que propose la BnF est essentiel : ma tutrice, Clarisse Gadala, qui travaille au sein du Centre national de littérature pour la jeunesse, a elle-même travaillé sur des titres de presse féminine du XIX^e siècle et m'a beaucoup guidée à travers les collections : comme je ne peux pas aller dans les magasins où les documents sont conservés, c'est elle qui me donne accès à tous les journaux dont j'ai besoin. En ce moment, il y a six caisses de *Lisette* dans mon bureau, c'est un régal ! ●

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

Óscar Catalán, musicien-chercheur associé

Flûtiste et professeur de flûte traversière au conservatoire de Boulogne-Billancourt, Óscar Catalán est musicien-chercheur associé à la BnF. Au département de la Musique, il explore le répertoire des fantaisies pour flûte publiées en France au XIX^e siècle.

Chroniques : En quoi consiste le statut de musicien-chercheur associé à la BnF ?

Óscar Catalán : C'est la même chose qu'un chercheur associé, avec la particularité d'avoir un profil de musicien ! Ce statut me permet à la fois d'avoir accès aux fonds musicaux de la Bibliothèque, de manipuler les partitions sur lesquelles je travaille dans le cadre de ma thèse de doctorat, mais aussi de bénéficier d'un

espace dans lequel je peux jouer de la flûte. Tous les matins, je viens déchiffrer des partitions dans l'un des studios situés au-dessus de la salle de lecture du département de la Musique. C'est un moment très important dans ma recherche, pendant lequel je vois la partition avec un deuxième œil – mon oreille ! Tant que je n'ai pas joué une partition, une partie de l'information qu'elle contient m'échappe : quand le son

vient illuminer la partition, une sorte de magie opère, et l'essence cachée entre les notes se révèle.

Quel est l'objet de vos recherches ?

Mon travail se situe à la croisée de deux passions : mon goût pour l'opéra et ma pratique de la flûte traversière. Il se trouve que le XIX^e siècle, qui est à la fois l'âge d'or de l'opéra au sens large et le moment où naît la flûte traversière moderne (en métal, avec un système de clefs qui rend le jeu plus confortable), voit fleurir un genre musical spécifique, la fantaisie pour flûte sur des thèmes d'opéra. On y trouve des partitions pour



« Quand le son vient illuminer la partition, une sorte de magie opère, et l'essence cachée entre les notes se révèle. »

flûte seule et pour deux flûtes, pour flûte et piano ou encore flûte et orchestre de chambre.

C'est un genre considéré aujourd'hui comme un peu ringard, mais il a eu à mes yeux un rôle crucial. D'abord parce qu'il a contribué à faire entrer l'opéra dans les salons des amateurs, à faire connaître les grands airs comme ceux de *Lucia di Lammermoor* de Donizetti, de *Carmen* de Bizet, de *l'Étoile du Nord* de Meyerbeer ou encore ceux de *La Sonnambula* de Bellini. C'est un peu la radio de l'époque ! Mais c'est aussi un genre avec lequel s'est développée la virtuosité de la flûte, qui cherche à imiter le *bel canto* d'antan.

Voilà ce qui m'intéresse tout particulièrement dans ce genre musical : la flûte s'y révèle comme un instrument extrêmement vocal ! Mon travail vise à montrer que le chant lyrique a influé sur la flûte traversière, et vice versa – on a ainsi vu apparaître au cours du siècle des chanteuses qui tentaient de reproduire les vertus nouvelles de la flûte.

Sur quels types de sources travaillez-vous ?

Depuis quatre ans que j'explore ce répertoire, avec l'aide des conservateurs du département de la Musique, j'ai identifié près de 1 700 partitions ! C'est un

corpus énorme que je tente de classer en fonction de différents critères, en mêlant analyse formelle et étude des personnages d'opéra concernés. Mais je travaille aussi sur la presse du XIX^e siècle, pour identifier la façon dont ce genre musical s'inscrit dans une époque. Je passe donc beaucoup de temps dans Gallica ! ☺

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

Colloque international | *Les mondes de Jean Giono*

Du jeudi 18 au samedi 20 mars 2021

BnF | François-Mitterrand

En partenariat avec Sorbonne Nouvelle

et Sorbonne Université

Avec le soutien de l'Association des amis de Jean Giono

Voir agenda p. 21

« Refaire le monde entier » avec Giono



André Zucca,
Jean Giono,
Manosque, 1942

À l'occasion du cinquantième de la mort de Jean Giono (1895-1970), la BnF accueille le 19 mars 2021 un colloque international sur l'auteur de *Regain* et du *Hussard sur le toit*.

Un demi siècle après la mort de Giono, les mondes qu'il a créés méritent plus que jamais d'être explorés. Le colloque se propose de suivre trois pistes. D'abord celle du monde au sens géographique et culturel : au-delà de la Provence, l'œuvre de Giono représente le monde entier et s'adresse au monde entier. Ensuite, la piste du monde sensible : l'écrivain décrit et interroge sans relâche les rapports contradictoires de l'homme avec la nature, dans une démarche qui entre en résonance avec la phénoménologie et l'écopoétique. Enfin, la piste des mondes imaginaires : les fictions gioniennes réinventent l'espace et l'expérience sensible qu'elles « combinent » en un univers bruisant de la nécessité des chimères. « Refaire le monde entier », comme on en rêve dans *Les Grands Chemins*, n'est-ce pas l'essentielle ambition de Giono ?

Denis Labouret et Alain Romestaing

Journée d'étude | *Napoléon, l'enseignement et les bibliothèques*

Vendredi 12 mars 2021

BnF François-Mitterrand

Voir agenda p. 21

Napoléon et l'éducation

Dans le cadre des commémorations de l'Année Napoléon 2021, une journée d'étude revient sur les réformes éducatives de l'Empire et le rapport de Napoléon aux bibliothèques.

Enfant des Lumières et de la Révolution française, Napoléon I^{er} a été à l'origine de nombreuses réformes scolaires et a contribué à refonder le système éducatif français. Les grandes lois qui ont créé les lycées en 1802 puis réorganisé l'université dans les années 1806-1808 constituent deux importants jalons à la base du système scolaire du XIX^e siècle.

Élaborée conjointement par la Bibliothèque nationale de France, la Fondation Napoléon et l'Institut Napoléon, cette journée d'étude se propose de comparer les évolutions de l'enseignement, souvent très modernes, parfois plus conservatrices, dans plusieurs disciplines et métiers (les écoles militaires, l'économie, l'histoire, l'enseignement féminin des écoles de la Légion d'honneur). Le rapport de l'Empereur aux bibliothèques, outils essentiels de connaissance et de promotion sociale, sera également abordé à travers la modernisation de la Bibliothèque impériale et la dernière bibliothèque personnelle de Napoléon à Sainte-Hélène.

Fabien Plazannet

Revoir les ruines de Koudelka

Pour prolonger l'exposition *Josef Koudelka. Ruines*, offrez-vous une plongée dans les panoramiques de vestiges méditerranéens avec la visite virtuelle conçue par la BnF et découvrez l'ensemble du travail du photographe réalisé sur les sites antiques à travers le catalogue. Cet ouvrage remarquable a reçu une mention spéciale du prix CatalPa, créé en 2012 par l'association Les Arpenteurs d'expositions.

Pendant plus de trente ans, Josef Koudelka a sillonné quelque 200 sites archéologiques du pourtour méditerranéen et en a tiré des photographies panoramiques en noir et blanc. De la France à la Syrie, en passant par le Maroc, la Sicile, la Grèce ou la Turquie, 170 tirages livrent le regard de Koudelka sur la beauté chaotique des ruines, vestiges de monuments transformés par le temps, la nature et les désastres de l'Histoire.



Pour accompagner ces photographies, l'helléniste Alain Schnapp a puisé dans la littérature antique et celle des écrivains voyageurs des citations anciennes et modernes qui jettent un autre regard sur l'Antiquité et ses ruines, et mettent en perspective notre approche du passé.

Visite virtuelle
<http://expositions.bnf.fr/koudelka>

Catalogue
Josef Koudelka. Ruines
Textes d'Alain Schnapp, Héloïse Conés, Bernard Latarjet
Coédition BnF Éditions/Éditions Xavier Barral
368 pages, 170 photographies, 55 €



Prix du livre d'art 2020

Pour sa première édition, le Prix du livre d'art a été remis à Pauline Chougnat et à Jean-Philippe Garric pour *La Ligne et l'Ombre, dessins d'architectes XVI^e-XIX^e siècle*, publié par BnF Éditions.

Doté de 3 000 euros et remis au Palais Fesch lors des Rencontres littéraires d'Ajaccio, ce prix a été décerné par un jury composé de personnalités du monde des musées et de la critique d'art.

D'une grande richesse iconographique, l'ouvrage présente 170 dessins d'architecture issus des collections du département des Estampes et de la photographie de la BnF. Signés par les plus grands architectes, de François Mansart à Charles Garnier en passant par Robert de Cotte et Piranèse, ces dessins retracent une histoire de l'architecture française de la Renaissance à la fin du XIX^e siècle et témoignent de l'ambition partagée par les bâtisseurs d'atteindre un idéal architectural et urbain.

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle

Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel

Directeur général
Denis Bruckmann

Délégué à la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Jean-Marie Compté
Muriel Couton
Marie-Caroline Dufayet
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon
Anne Manouvrier
Céline Leclaire
Bruno Sagna

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Martine Rousseaux

Iconographie
Anne Mensor

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :
Sylvie Aubenas, département des Estampes et de la photographie, BnF
Mathias Auclair, département de la Musique, BnF
Georges Banu, universitaire et essayiste
Laurence Campa, enseignante-chercheuse
Alain Carou, département de l'Audiovisuel, BnF

Philippe Chevallier, délégation à la Stratégie, BnF
Angel Clemares, département Sciences et techniques, BnF
Sylvie Colombani, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Héloïse Conés, département des Estampes et de la photographie, BnF
Jérôme Fronty, département de la Musique, BnF
Joël Huthwohl, département des Arts du spectacle
Denis Labouret, enseignant-chercheur
Pauline Le Goff-Janton, département Littérature et art, BnF
Nicolas Lopez, département de l'Audiovisuel, BnF
Lucie Mailland, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF

Martine Mauvieux, département des Estampes et de la photographie, BnF
Philippe Mezzasalma, département Droit, économie, politique, BnF
Fabien Plazannet, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Emanuela Prosdotti, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Agnès Simon-Reecht, département de la Musique, BnF
Alain Romestaing, enseignant-chercheur
Marie-Gabrielle Soret, département de la Musique, BnF
Flora Triebel, département des Estampes et de la photographie, BnF
Alexandre Tur, département des Manuscrits, BnF

Dominique Versavel, département des Estampes et de la photographie, BnF
Olivier Wagner, département des Manuscrits, BnF

Remerciements :
Mathilde Avisseau-Broustet
Benoît Cailmail
Oscar Catalán
Marie-Caroline Dufayet
Frédérique Duyrat
Amos Gitai
Béatrice Guillier
Louis Jaubertie
Éditions Gallimard
Kara Lennon-Casanova
Cheng Pei
Sandrine Trainer

Impression
Imprimerie Vincent
Tours ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

Crédits photo
1^{er} de couverture : BnF / Délégation à la Communication; 2 : Olivier Moravik / BnF; 3 h : Photo Artcurial 2020, *Le Grand Chêne* : paroles et musique Georges Brassens. © 1966 Universal Music Publishing (catalogue Éditions Musicales 57); 3 b : Nicolas Krief / RMN-Grand Palais; 5 : Gilles Coulon / BnF; 7 et 8 : BnF; 10-11 : Amos Gitai; 12 : Éditions Gallimard; 14 : BnF / Daniel Cande; 16 : BnF Éditions et Éditions Gallimard; 2019; 17 h : BnF; 17 b : BnF Éditions; 18 h : BnF; 18 b : BnF Éditions; 19 h : BnF; 19 b : BnF - © RMN / Grand Palais - André Kertész - Gestion droit d'auteur; 20 : Collection Comédie-Française; 21 : Gamma-Rapho / Thierry Nectoux; 23 : Magnum Photos / Antoine d'Agata; 24 : CinéTévé Experience; 25 : Société du Journal Actuel tous droits réservés. Alfred Von Meysenbug droits réservés; 26 : BnF; 28 et 29 : Jean Fichter; 30 : BnF; 31 : Gamma-Rapho / Keystone; 33 : J.-C. Ballot / BnF; 34 et 35 : David Paul Carr / BnF; 36 : Clément Verger; 37 h : Marina Gadonneix; 37 b : Aurélie Lacouchie; 39 : Plantu; 41 : Béatrice Lucchese / BnF; 43 g : Guillaume Murat / BnF; 43 d : BnF; 45 : David Paul Carr / BnF; 46 : André Zucca / NA / Roger-Viollet; 47 g : Éditions Xavier Barral / BnF Éditions; 47 d : BnF Éditions

